


VELUT ARBOR ÆVO

ESTAT PRESENT DE L'EGLISE ET DE LA COLONIE FRANÇOISE DANS LA NOUVELLE FRANCE,

Par M. l'Evêque de Quebec.



A PARIS,
Chez ROBERT PEPIE, ruë S. Jacques, à l'image S. Basile, au dessus de la Fontaine S. Severin.

M. DC. LXXXVIII.

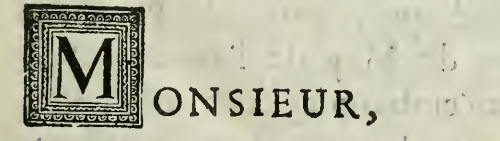
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



LETTRE DE M. L'EVÊQUE DE QUEBEC,

OV IL REND COMPTE

à un de ses amis de son premier voyage de Canada, & de l'état où il a laissé l'Eglise & la Colonie.



MONSIEUR,

Vous avez souhaité de moy que je vous rendisse compte de

mon voyage de Canada, & de l'état où j'y ay laissé l'Eglise & la Colonie; je vous l'ay promis, & je satisfais d'autant plus volontiers à vôtre desir & à ma parole, que connoissant depuis long-temps vôtre pieté, je me flate que vous serez édifié de ce que j'ay à vous dire: mais je vous prie de vous souvenir que comme je fais une Lettre, & non pas un livre, je dois pour éviter la longueur toucher plutôt les faits que les étendre.

Vous n'avez peut-être pas oublié que je partis de Paris au mois de May de l'année 1685. Je m'embarquay à la Rochelle le mois suivant dans le même vaisseau que montoit Mr le Marquis de Dénonville, qui

avoit esté nommé par le Roy Gouverneur de la Nouvelle France, & qui menoit avec luy Madame sa femme & une partie de sa famille.

De neuf Ecclesiastiques qui avoient bien voulu me suivre, & qui avoient tous passé par le Seminaire des Missions étrangeres de Paris, où j'avois fait ma demeure depuis ma nomination à l'Episcopat, il n'y en eut que deux qui demeurerent auprés de moy durant la navigation; les autres furent partagez sur deux vaisseaux, cinq sur l'un & deux sur l'autre: les cinq avoient pour chef M. l'Abbé d'Urfé, cy-devant Doyen de la Cathedrale du Puy, dont on connoît assez le nom & la vertu, sans qu'il soit

necessaire que je fasse connoître ici sa personne & son merite ; il suffit de dire qu'il a esté pendant plusieurs années un exemple de zele & d'humilité dans le Seminaire de S. Sulpice de Paris, & qu'il avoit déja demeuré dix ans en Canada, où il avoit donné beaucoup d'édification dans le Seminaire de Montréal, qui (comme l'on sçait) est dépendant de celuy de S. Sulpice, & dont j'auray occasion de parler dans la suite de cette Lettre.

Deux des Prêtres qu'on avoit embarquez avec cinq cens soldats qui passoient avec nous, furent les plus heureux de tous; car outre les exercices de pieté qu'ils firent faire à l'équipage & aux passagers, comme

on le faisoit dans les autres navires où nous étions, il plut à Dieu de leur fournir une nouvelle matiere de zele, par la maladie qui se mit dans les troupes, & qui enleva cent cinquante hommes; ils s'appliquerent si fortement jour & nuit à secourir ces pauvres malades, qu'à force d'être auprés d'eux pour leur donner les soulagemens du corps, & pour leur administrer les Sacremens, la longue fatigue jointe au mauvais air les reduisit enfin au nombre de ceux qui avoient besoin de secours: quelque soin qu'on prît de les assister, il fut impossible de vaincre la malignité du mal; & ils eurent autant de joye de perdre la vie en cette occasion, qu'ils causerent de

douleur à tout le monde par leur perte ; l'un mourut dans le vaiſſeau peu de temps avant qu'il touchât au port, & l'autre languit encore quelques jours aprés être arrivé à Quebec.

J'avoüe que je fus ſenſiblement touché de la mort de ces deux ouvriers évangeliques, ſur leſquels j'avois beaucoup compté pour le bien de la Colonie, parce que je connoiſſois leur vertu & leur grace : mais aprés tout je leur portay plus d'envie que de compaſſion, & beniſſant mille fois Dieu de l'honneur qu'il leur avoit fait de les appeller à luy par une eſpece de martyre de charité, j'entray autant que je le pûs en eſprit dans leurs ſaintes diſpoſitions, pour avoir quelque part

au merite de leur ſacrifice, puis que je n'avois pas eſté jugé digne de participer à leurs ſouffrances & à leur ſort. Quel bonheur pour moy, ſi j'avois ſuivi mon premier inſtint qui me portoit à la Rochelle à m'embarquer avec eux, & ſi ayant couru les mêmes riſques ſur la mer j'avois eu la même fortune! Mais il fallut qu'on m'en empêchât, ſous prétexte de prudence, en s'oppoſant à mon deſir, & je ne meritois pas de terminer ſi tôt mes jours par une fin ſi glorieuſe.

Si j'ay eſté privé de cette grace avec juſtice, Dieu m'en a ménagé une autre dont je fais beaucoup de cas; il a voulu que j'euſſe durant tout le voyage la compa-

gnie de Monſieur le Marquis de Dénonville, dont j'ay eu le loiſir de connoître plus à fond la pieté & la ſageſſe. Il a autoriſé non ſeulement par ſes avis, mais encore par ſes exemples, tout le bien qui ſe pouvoit faire dans le vaiſſeau pour l'équipage; il étoit toûjours le premier à tous les exercices de religion, il aſſiſtoit les Dimanches & les Fêtes aux Predications, & il ne dédaignoit pas de ſe trouver ſouvent aux inſtructions familieres que je faiſois moy-même tous les jours en forme de Catechiſme; il paſſoit preſque tout ſon temps en prieres ou en lecture de bons livres; il avoit ſans ceſſe entre les mains les Pſeaumes de David; il étoit aiſé de voir dans ſa converſation

qu'il les entendoit bien, & qu'il les goûtoit extrêmement : tant que je fus avec luy ſur mer, je ne luy vis pas faire une faute, & rien ne luy a échapé, ni dans ſes paroles, ni dans ſes manieres qui ne marquât une vertu bien établie, & une prudence conſommée, tant pour les choſes qui regardent la vie Chrêtienne, que pour celles qui ſont de ſa profeſſion & de la ſcience du monde : de ſorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que Dieu verſe à preſent en Canada tant de benedictions ſur ſon Gouvernement par rapport à la Colonie Françoiſe, & ſur ſes entrepriſes contre les Sauvages, & je ne ſuis nullement ſurpris que le Roy depuis mon retour, m'ait fait l'honneur de

me dire pluſieurs fois du bien de luy, & qu'il ait témoigné depuis peu à toute la Cour, que les ſervices & la conduite de ce Marquis luy ſont agreables.

En arrivant à Quebec, je fus deſcendre au Seminaire des Miſſions étrangeres qui eſt dépendant de celuy de Paris, & qui a eſté juſqu'à preſent le Seminaire Epiſcopal de Canada: Meſſieurs les Directeurs de cette Maiſon vinrent au devant de moy avec tout le reſpect & toute la cordialité que je pouvois attendre d'eux; & comme ce ſont eux qui rempliſſent toutes les places de la Cathedrale, ils me receurent en Chapitre dans les formes en qualité de Grand Vicaire de Monſeigneur de Quebec, qui m'a-

voit donné cette qualité par des lettres authentiques avant mon départ de France.

Ce Chapitre a esté érigé, comme on vous l'a peut-être déja dit, par nôtre saint Pere le Pape Clement X. il est composé de douze Chanoines, d'un Doyen, d'un grand Chantre, d'un Archidiacre, d'un Theologal, & d'un grand Penitencier.

La même Eglise sert de Cathedrale & de Paroisse; le bâtiment n'en est pas encore achevé, & le Roy donne chaque année une gratification, pour consommer peu à peu l'ouvrage qu'on a commencé: on y fait l'Office avec une gravité & une pompe proportionnée à la solemnité des jours; & comme le Clergé n'est

pas fort nombreux , on éleve dans la Clericature, ſelon l'eſprit du ſaint Concile de Trente, pluſieurs enfans du païs, qui étans formez au chant & aux ceremonies, ſuppléent parfaitement bien en ce qui regarde les miniſteres inferieurs au défaut des Prêtres, en attendant qu'on en augmente le nombre.

Ces jeunes Clercs originaires du païs, ſont élevez ſous la conduite de Mrs du Seminaire qui en prennent grand ſoin, on les choiſit autant qu'on peut d'un beau naturel, d'un eſprit raiſonnable, & d'une diſpoſition de cœur & de corps à faire croire qu'ils ont quelque vocation à l'état Eccleſiaſtique : à meſure qu'on découvre qu'ils n'y ſont pas ap-

pellez on les renvoye ; ils font leurs études au College des RR. PP Jesuites , qui s'appliquent à les instruire avec une bonté particuliere , & qui leur enseignent les lettres humaines , & les autres sciences, où ils n'ont pas moins d'aptitude & de facilité que les jeunes gens les mieux conditionnez de nôtre France : cette étude ne les empêche pas d'apprendre en particulier quelque mêtier qui leur sert de divertissement dans la maison. Comme on leur distribuë les arts selon leur inclination naturelle , on les voit réüssir chacun dans le leur : ils font avec adresse cent petites choses , non seulement pour l'utilité du domestique , mais aussi pour l'ornement des Autels qu'ils

parent eux-mêmes avec beaucoup de genie & de propreté : ils ſont ſur tout ſi modeſtes à l'Egliſe, & ils ſe tiennent d'un air ſi devot durant la celebration de l'Office divin & des ſaints Myſteres, qu'ils inſpirent de la devotion au peuple.

On a déja tiré de leur nombre quelques bons ſujets qu'on a promeus au Sacerdoce, & qui pourront avec le temps ſervir tres-utilement cette Egliſe dans les plus importans miniſteres. Il en paſſa un en France il y a trois ans, qui ayant demeuré au Seminaire des Miſſions étrangeres de Paris, & s'y étant fait aimer & eſtimer par ſes bonnes qualitez, y mourut l'année derniere en prédeſtiné, & fut fort regrette de

toute la Maiſon. La perte d'un ſeul Prêtre eſt conſiderable dans un temps où l'on n'a pas encore aſſez d'ouvriers évangeliques, tant pour établir de nouvelles Miſſions parmi les Sauvages, que pour deſſervir les Cures dans les habitations Françoiſes, & pour remplir tous les devoirs de la Cathedrale & de la Paroiſſe de Quebec.

Il eſt vrai qu'il y a dans la Ville une Maiſon de Jeſuites qui eſt d'un fort grand ſecours, & qu'il y a auſſi un Convent de Recollets, qui n'en étant pas fort éloigné, ne rend pas peu de ſervice aux habitans : mais quelque utilité qu'on tire des uns & des autres, il demeure toûjours beaucoup de bien à faire qui ſe feroit

aſſurément ſi le Clergé ſeculier étoit auſſi nombreux qu'il le devroit être.

La maiſon des Jeſuites eſt bien bâtie, leur Egliſe eſt belle, leurs claſſes ne ſont pas auſſi fortes en écoliers qu'elles le ſeront un jour; mais leurs Regens ſont gens choiſis, pleins de capacité & de zele, qui rempliſſent leurs devoirs par eſprit de grace, & qui par la fidelité qu'ils apportent à cet employ paſſager, tâchent de ſe rendre dignes d'être appliquez à quelque Miſſion de Sauvages, dont ils apprennent la langue ſelon la deſtination que leur Superieur fait de leur perſonne. Ce Superieur eſt à preſent le Pere d'Ablon, homme d'un merite & d'une experience conſommée, avec qui

j'ay eu beaucoup de liaiſon pendant mon ſejour en Canada ; plus on le voit, plus on l'eſtime: & dans le compte qu'il a bien voulu me rendre des qualitez & des travaux de tous les Religieux qui luy ſont ſoûmis, ſoit dans le College, ſoit dans les Miſſions, j'ay connu qu'ils ſont tous des Saints qui ne reſpirent que Dieu ſeul, & qui ne s'épargnent en rien pour convertir les infidelles, & pour ſanctifier les Chrêtiens. Il faut avoüer que parmi ces Peres de la Nouvelle France, il y a un certain air de ſainteté ſi ſenſible & ſi éclatant, que je ne ſçay s'il peut y avoir quelque choſe de plus en aucun autre endroit du monde, où la Compagnie de Jeſus ſoit établie. J'ay parlé à ceux qui

ſont à Quebec, & j'ay receu des lettres de ceux qui ſont en Miſſion, tous m'ont paru d'une vertu & d'une ſoûmiſſion, dont je ſuis encore plus édifié, que je ne ſuis ſatisfait de leurs talens, & je ne puis ſans injuſtice ſupprimer le témoignage que je rends ici en leur faveur.

Le Convent des Recollets s'appelle Nôtre-Dame des Anges; le lieu eſt agreable, c'eſt la promenade de la Ville la plus belle, & on y va ſouvent par devotion en pelerinage. Il y a douze ou quinze Religieux de bonne volonté, toûjours prêts à aller par tout où il plaît à l'Evêque de les envoyer. J'ay ſujet de me loüer d'eux dans les emplois que je leur ay commis. Il y a lieu d'eſperer que comme

on leur envoyera toûjours de France des ſujets bien conditionnez, & des Gardiens auſſi prudens & moderez, que l'eſt celuy qui eſt à preſent à leur tête, nous vivrons bien enſemble.

Il y a à Quebec deux Communautez de Religieuſes, érigées par Lettres Patentes, les Urſulines & les Hoſpitalieres; les unes & les autres travaillent chacune ſelon l'eſprit de leur vocation, avec grande fidelité aux emplois de leur Inſtitut.

Les Urſulines paſſerent de l'ancienne France dans la Nouvelle, il y a environ quarante-cinq ans avec Madame de la Pelleterie leur Fondatrice, dont on connoît la vertu, & qui auſſi bien que

deux des Religieuſes qu'elle avoit menées avec elle, eſt morte en odeur de ſainteté. Elles porterent d'abord quelque choſe, les charitez qu'on leur envoya depuis, & le ménage avec lequel elles ont toûjours uſé de leur bien, les avoit miſes en état de ſe bâtir à grands frais un Monaſtere, où ſans bleſſer la ſimplicité Religieuſe, on avoit ménagé toutes les commoditez du Cloître autant qu'on le pouvoit dans un païs qui eſt encore peu habité : il a plû à Nôtre Seigneur de les viſiter par un incendie qui a réduit en cendres en moins de deux heures l'ouvrage & l'effort de pluſieurs années. Cet accident arriva le 20. jour d'Octobre 1686. ſans qu'on en ſçache bien la cauſe.

Lors qu'elles entendoient la Messe, on vint brusquement les avertir que toute leur Maison étoit en feu; il étoit si furieux & si ardent qu'aucun remede humain ne put empêcher un incendie general, il n'épargna rien, il consuma tout, provisions, meubles, bâtimens, excepté un petit corps de logis, leur Eglise même n'en fut pas exempte, & à peine M. l'Abbé d'Urfé qui étoit pour lors à l'Autel eut-il le loisir d'achever la Messe & de prendre le S. Sacrement, pour le porter tristement dans l'Eglise des Jesuites. Je les fis conduire aussi-tôt aprés chez les Religieuses Hospitalieres, qui les receurent avec toute la douceur & la joye que la compassion & l'hospitalité pouvoit inspirer.

à des filles aussi charitables qu'elles le sont, elles les conduisirent d'abord en ceremonie & en silence, les larmes aux yeux, dans leur Chapelle devant le S. Sacrement, où toutes étant prosternées ensemble, celles qui venoient d'être reduites à une extrême indigence, s'abandonnerent avec courage à la volonté de Dieu, & le remercierent tendrement de les avoir mises en état de goûter réellement les fruits de la sainte pauvretè, & de luy offrir leur misere en esprit d'hommage à sa justice & à son amour : de sorte que le lendemain jour de leur Mere Sainte Ursule, ayant jugé à propos d'aller me consoler avec elles par un discours paternel; je trouvay que bien loin d'avoir

besoin de consolation, elles étoient capables de donner une joye sensible à tous ceux qui comme moy furent témoins de leur resignation & de leur confiance. Ce qui les affligea le plus, c'est qu'elles se virent obligées à renvoyer leurs pauvres petites filles sauvages, qu'elles ne pouvoient plus loger ; car il ne leur restoit plus qu'une petite maison de trente pieds de long sur vingt de large ; c'est là qu'elles sont enfin retournées, bien resoluës d'y souffrir toutes sortes d'incommoditez, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu leur envoyer de France quelque secours extraordinaire, & bien reconnoissantes des services qu'elles ont receu durant cinq ou six semaines des Religieuses Hospitalieres.

Celles-cy ſont ſorties de la Maiſon de Dieppe, elles gouvernerent leur Hôpital avec une grande application, & quoy qu'elles ayent peu de revenu, elles ont un ſi grand cœur, que ſans craindre de s'endetter, elles reçoivent tous les malades qui ſe preſentent, dont la multitude les ruineroit, ſi le Roy ne leur donnoit de quoy ſoûtenir des dépenſes qui ſont au deſſus de leurs forces.

Dans la viſite que j'ay faite à Quebec, j'ay commencé par le Seminaire, je déclaray d'abord que mon deſſein étant de m'inſtruire & de m'informer de l'état de l'Egliſe, plutôt que de faire aucun changement, je ne changerois rien dans les choſes tant

ſoit peu de conſequence, & que je m'eſtimerois heureux ſi je pouvois ſoûtenir le bien que M. de Quebec avoit établi avec tant de benediction & tant de peine pendant prés de trente années.

La noble Maiſon de la Val dont il eſt ſorti, le droit d'aîneſſe de ſa famille auquel il a renoncé en entrant dans l'état Eccleſiaſtique, la vie exemplaire qu'il a mené en France avant qu'on penſât à l'élever à l'Epiſcopat, le zele & l'application avec laquelle il a gouverné ſi long-temps l'Egliſe de Canada; ſoit en qualité de Vicaire Apoſtolique, Evêque de Petrée, ſoit en qualité de premier Evêque de Quebec, dont le titre a été érigé à Rome en l'année 1674. à l'inſtance de Loüis

le Grand, qui a doté l'Evêché; la conſtance & la fermeté qu'il a euë à ſurmonter tous les obſtacles qui ſe ſont oppoſez en diverſes occaſions & en differentes manieres à la droiture de ſes intentions & au bien de ſon cher troupeau: les ſoins qu'il a pris de la Colonie des François, & de la Converſion des Sauvages; les navigations qu'il a entrepriſes pluſieurs fois pour les interêts des uns & des autres; le zele qui le preſſa de repaſſer en France il y a trois ans, pour venir ſe chercher un ſucceſſeur; ſon deſintereſſement & l'humilité qu'il a fait paroître en offrant & en donnant de ſi bon cœur ſa démiſſion pure & ſimple; enfin toutes les grandes vertus que je luy vois

pratiquer chaque jour dans le Seminaire où je demeure avec luy, meriteroient bien en cet endroit de ſolides loüanges, mais ſa modeſtie m'impoſe ſilence, & la veneration qu'on a pour luy par tout où il eſt connu, eſt un éloge moins ſuſpect que celuy que j'en pourrois faire : l'honneur qu'il m'a fait de jetter les yeux ſur moy pour remplir ſa place , m'a mis ſur les épaules un fardeau ſi fort au deſſus de mes forces , qu'il me ſemble que ſans être ingrat , il me ſeroit permis de n'en être pas tout-à-fait reconnoiſſant ; il luy êtoit aiſé de mieux choiſir , & je ſens bien qu'il me ſera difficile de ſoûtenir l'idée qu'il a euë de ma perſonne, quand il m'a propoſé au Roy, tout indigne que je ſuis,

pour un si redoutable Ministere.

Tant qu'il a été en Canada il a étendu sa vigilance sur toutes les parties de son Diocese, mais il s'est appliqué sur tout à établir & à regler le Seminaire de Quebec; les Directeurs qui le gouvernent sont en petit nombre, & s'ils avoient moins de grace & d'activité qu'ils n'en ont, il leur seroit impossible de faire tout ce qu'ils font au dedans & au dehors de leur Maison : le détachement dont ils font profession, la charité qui les unit, l'assiduité qu'ils ont au travail, & la regularité qu'ils s'efforcent d'inspirer à tous ceux qui sont sous leur conduite, m'ont donné une tres-sensible consolation : quelque ferveur que

j'aye trouvé parmi eux, j'ay eu le plaiſir de la voir redoubler dans leur Maiſon. Nous jugeâmes qu'il étoit bon d'augmenter le nombre des enfans du petit Seminaire, & d'en tirer les ſujets les plus formez pour les faire paſſer dans le grand : tout le monde y fit les exercices de la retraite ſpirituelle avec tant de benediction, que depuis les plus jeunes Clercs juſqu'aux Eccleſiaſtiques les plus avancez dans les ſaints Ordres, chacun apporta de ſon propre mouvement tout ce qu'il avoit en particulier pour être mis en commun ; il me ſembla pour lors voir revivre dans l'Egliſe de Canada quelque choſe de cet eſprit de détachement qui faiſoit une des principales beautez de

l'Eglise naissante de Jerusalem du temps des Apôtres ; & pour entretenir dans la jeunesse cette disposition de grace & de ferveur, on resolut de faire par semaine plusieurs Conferences spirituelles, sur tout par rapport à l'Oraison & à l'exactitude qu'on devoit avoir à suivre les regles de la Maison.

Il y avoit long-temps que Mrs les Directeurs souhaitoient avec ardeur d'envoyer quelqu'un de leurs Ecclesiastiques à quelque Mission de Sauvages ; M. de Quebec mon Predecesseur, qui avoit trouvé Mr Thury fort disposé à commencer cette entreprise, l'avoit fait partir dés l'année 1684. pour en aller jetter les fondemens dans l'Acadie, où l'on

étoit persuadé qu'il y avoit des grands biens à faire pour la conversion de plusieurs infidelles : ce Prêtre dans le peu de séjour qu'il y avoit fait, avoit pris de si bonnes mesures, qu'étant de retour à Quebec dans le temps que j'y arrivay de France , on conclut qu'il falloit le renvoyer sur ses pas, & luy abandonner la conduite de ce grand dessein.

Mais pour en mieux faire entendre l'importance, il faut sçavoir que le païs de l'Acadie , en y comprenant la grande Baye du fleuve Saint Laurent , est une étenduë de terre d'environ cent lieuës en droite ligne, depuis le Cap de Rosiers jusqu'au Fort de Pentagoüet ; & par mer en faisant le tour de cet espace , on

compte trois cens lieuës de circuit, dont six vingts qui sont entre le Cap de Rosiers & Canseaux, avoient esté concedées autrefois à M. Denis, & c'est ce qu'on appelle la grande Baye de Saint Laurent, & le reste depuis Canseaux jusqu'à Pentagoüiet est proprement le païs particulier de l'Acadie, dont le Port Royal étant la place principale en est aussi comme le centre.

On avoit eu d'abord la pensée qu'on pourroit établir dans la Baye de Saint Laurent trois Missions sedentaires : l'une à Ristigouch, l'autre au Cap Breton, & la troisiéme à la riviere de la Croix; parce que ces trois lieux sont assez abondans en tout ce

ce qui eſt neceſſaire aux habitations & à la ſubſiſtence des Sauvages ; mais aprés y avoir bien penſé, on a cru qu'il falloit ſe reduire à un ſeul établiſſement.

Cependant il eſt bon de marquer ici la ſituation & les avantages de ces trois endroits, avant que de dire auquel des trois on s'eſt fixé.

Riſtigouche eſt à peu prés à quarante - cinq lieuës de l'Iſle Perſée, dans le fonds de la Baye des Chaleurs, vis-à-vis le Banc des Orphelins, ſur une riviere fort poiſſonneuſe & aſſez profonde pour pouvoir porter des vaiſſeaux juſqu'à trois lieuës au deſſus de ſon embouchure ; les terres y ſont propres à faire des bleds d'Inde & de France : les

Sauvages des environs qui ſont diſperſez pour la pluſpart dans les bois, & qu'on nomme Gaſpeſiens, ſe réüniſſent de temps en temps en cet endroit, où ils ont un Capitaine.

La riviere de la Croix eſt à plus de quarante lieuës de Riſtigouche, & à trente-ſix de l'Iſle Perſée, elle eſt large d'un quart de lieuë, elle a ordinairement quatre ou cinq braſſes de profondeur juſqu'à huit lieuës dans les terres, pour y porter commodément des navires, & comme le flux & reflux monte encore deux ou trois lieuës plus haut deux fois le jour; l'eau y eſt auſſi toûjours ſalée; la pêche de ſaulmon, de bar, d'eſturgeon, de truitte, d'aloze, d'anguille, de carpe, &c.

y eſt abondante ; la chaſſe ne l'eſt pas moins ; on prend ſur tout vers le haut dans l'enfoncement des foreſts beaucoup d'orignaux, de caſtors, d'ours, de loutres, &c. & vers le bas quantité d'outardes, de canards, de cercelles, & autre gibier, ſans parler des huîtres, hommards & autres coquillages, & même des loups marins dans la ſaiſon ; de ſorte que rien n'y manqueroit pour la commodité de la vie, ſi les terres voiſines étoient fertiles, mais elles ne ſont bonnes que ſur le rivage, encore ne le ſont-elles que par cantons.

On auroit peine à croire que cette riviere qu'on appelle de la Croix n'ait pas eſté ainſi nommée par des Chrêtiens ; il eſt pour-

tant vray que ce n'eſt pas eux qui luy ont donné ce nom, elle le tire de certains Sauvages, qui de temps immemorial s'appellent Cruciantaux, parce qu'ils conſervent entr'eux un reſpect particulier pour la Croix, ſans qu'il paroiſſe aucun veſtige d'où l'on puiſſe conjecturer qu'ils en ayent jamais connu le myſtere ; il ſeroit fort curieux de pouvoir remonter juſqu'à la premiere origine de ce culte qu'ils rendent ſans y penſer au ſigne ſalutaire de la Redemption des hommes : mais comme l'excés de la boiſſon d'eau de vie, dont ils ſont auſſi paſſionnez que tous les autres Sauvages, a fait mourir depuis quelque temps preſque tous les vieillards & grand nombre de jeunes

gens, il eſt bien difficile de trouver parmi eux des perſonnes capables de nous inſtruire de la verité avec quelque ſorte de certitude.

Si l'on s'en rapporte à un des plus anciens qui vivoit encore il y a peu d'années, on trouvera ſans doute quelque choſe de bien extraordinaire dans ce qu'on a pu apprendre de luy. Cet homme âgé de cent ou ſix vingts années, interrogé un jour par Mr de Fronſac, fils de Mr Denis, dît qu'il avoit vû le premier navire d'Europe qui avoit abordé dans leur païs ; qu'avant ſon arrivée ils avoient déja parmi eux l'uſage de la Croix ; que cet uſage ne leur avoit point eſté apporté par des étrangers, & que ce qu'il en

ſçavoit, il l'avoit appris par la tradition de ſes peres. Voici donc à peu prés comme il s'expliqua.

Il y a long temps, dît-il, que nos Peres étant affligez d'une cruelle famine qui dépeuploit la Nation, aprés avoir invoqué inutilement le Démon par leurs Jongleries, c'eſt à dire par leurs ceremonies ſuperſtitieuſes, un des plus vieux vit en ſonge un jeune homme, qui en l'aſſurant de leur délivrance prochaine par la vertu de la Croix, luy en montra trois, dont il luy déclara que l'une leur ſerviroit dans les calamitez publiques, l'autre dans les déliberations & les conſeils, & la troiſiéme dans les voyages & les périls.

A ſon réveil il ne trouva plus

rien entre ſes mains ; mais l'image de ces Croix luy demeura ſi vivement imprimée dans l'imagination, qu'il en fit ſur le champ de ſemblables à celles qu'il croyoit avoir vûës, & racontant à ſes enfans ce qui s'étoit paſſé dans ſon ſommeil, ſa famille commença dés lors à mettre dans la Croix cette confiance qui ſe communiqua enſuite à toute la Nation.

Tous en mettoient une de bois à l'un des bouts de leurs canots, & en portoient ſur eux une autre de porcelaine qui flotoit agreablement ſur leur eſtomac ; pluſieurs en pendoient une à leur col, & les femmes enceintes en couſoient une d'étoffe rouge & bleuë à cet endroit de leur cou-

verture qui cache leur ſein, comme pour mettre leur fruit ſous la protection de la Croix. Enfin ces pauvres gens, aprés avoir porté la Croix ſur leur corps durant leur vie, la faiſoient enterrer avec eux aprés leur mort, ou arborer ſur leur tombeau. Le Capitaine ſe diſtinguoit du commun, en ce qu'il en avoit une particuliere ſur les épaules jointe à celle de l'eſtomac, & l'une & l'autre avoit une bordure de poil de porc-épic, teinte en rouge du plus vif couleur de feu; outre cela les trois Croix de bois de deux pieds & demy de haut, dont il appliquoit l'une au devant de ſon canot pour les voyages, & dont il plantoit les deux autres au milieu de ſa cabane, & à la porte

contre les périls & pour les conseils, avoient chacune pour marque de diſtinction, trois croiſillons qui étoient un monument toûjours ſubſiſtant de la viſion des trois Croix.

Aprés cette digreſſion qu'on a jugée neceſſaire, & qui apparemment ne ſera pas deſagreable: il faut dire un mot du Cap Breton.

Cette Iſle eſt au Sud de la riviere de la Croix, dont elle eſt éloignée de ſoixante lieuës; elle touche preſque à la terre ferme vis-à-vis un lieu qu'on nomme Petit-Paſſage: on dit qu'elle a bien cent lieuës de tour, mais elle eſt ſi entrecoupée de lacs, qu'elle eſt moitié eau & moitié terre; le ſel y eſt bon en pluſieurs

cantons ; la chaſſe & la pêche bonne par tout, & il y auroit encore à preſent un grand nombre de Sauvages, ſi l'eau de vie n'avoit point fait parmi eux autant de meurtres que chez les Cruciantaux : mais il y a lieu d'eſperer, que s'ils embraſſent un jour le Chriſtianiſme, comme la pluſpart le promettent, la paſſion qu'ils ont pour cette boiſſon s'amortira, & qu'ils pourront les uns & les autres ſe repeupler avec le temps, & devenir auſſi nombreux & auſſi floriſſans que jamais.

Aprés avoir comparé enſemble l'Iſle du Cap Breton de la riviere de la Croix & de Riſtigouche, on a jugé que la riviere de la Croix étoit le poſte le plus

avantageux pour une Miſſion ſedentaire ; peut-être que tous les peuples des deux autres endroits pourront venir de temps en temps en ce lieu-là pour y commencer leur inſtruction : on pourroit aiſément les inſtruire enſemble, parce que tous, excepté les Abnakis ou Kanibas parlent la même langue, & ils ont des qualitez merveilleuſes pour le Chriſtianiſme.

Ils ſont d'un naturel doux & docile ; ils exercent volontiers l'hoſpitalité, ils vivent entre eux en grande union, ils aiment leurs enfans autant que toute autre Nation du monde ; les femmes ſont auſſi laborieuſes que les hommes ; on ne les voit jamais inutiles : l'impureté eſt en abo-

mination parmi eux ; la continence y eſt en veneration ; il eſt rare qu'un homme ait deux femmes , il ſe rendroit mépriſable par cette conduite , & on diroit de luy qu'il vit en bête & non pas en homme : quoy que les perſonnes mariées y ſoient tres - fécondes , elles vivent d'une maniere ſi réglée avec leur mary , que ſans péril d'incontinence de part ni d'autre , elles n'ont communément des enfans que de deux ans en deux ans ; les garçons ſont retenus & reſervez avec les filles au delà de ce qu'on peut croire : il y a des endroits où ils ont des cabanes ſeparées, & ils ne ſe viſitent jamais les uns les autres ; que s'ils ſe rencontrent au dehors , on ne leur voit prendre aucune liberté

ensemble ; & il est inoüi qu'il se soit passé entre eux le moindre désordre. Que ne doit-on pas attendre de telles gens, quand la grace de l'Evangile venant à fortifier de si belles inclinations, on les verra s'élever à cette haute perfection dont on a le plaisir de les voir capables.

Mais pour parler des Cruciantaux en particulier, l'amour & la veneration qu'ils ont pour la Croix, n'ont pas peu servi à faire conclure l'établissement qu'on a fait à la riviere de la Croix : c'est-là que les Directeurs du Seminaire de Quebec ont pris possession de trois lieuës de terrain, que Mr Denis leur a données pour y établir des Missionaires de leur Corps ; & c'est

auprés des Cruciantaux que Mr Thury a déja commencé de travailler dans le peu de temps qu'il a déja eſté avec eux : il en a écrit des choſes tres-édifiantes ; il ſe louë ſur tout des bonnes diſpoſitions de deux Capitaines, avec leſquels il a traité de la converſion de tous les autres, & il fait un fort grand cas de la modeſtie des jeunes gens, de leur penchant à exercer la charité, & de leur devotion dans la priere, quand il les aſſemble.

J'ay veu, dit-il, durant un mois ou ſix ſemaines que j'ay paſſé dans la cabane d'un Capitaine, où il y avoit bien des freres & des ſœurs, des couſins & des couſines, une ſageſſe qui feroit confuſion à nos Chrêtiens de

France; on n'y disoit pas une seule parole trop enjoüée, on n'y faisoit pas la moindre action un peu trop libre ; & un jeune François s'étant échappé un jour devant eux à dire quelque chose contre l'honnesteté, tous ceux qui l'entendirent en conceurent de l'indignation ; & quand ils virent que sur le rapport qu'ils m'en faisoient, je corrigeois fortement ce petit libertin, ils ne se contenoient quasi pas de joye.

Ils sont nez, poursuit-il, aussi officieux que chastes ; j'en ay fait l'experience dans ma propre personne, j'étois allé à la maison de Mr de Tronsac par dessus les glaces, pour visiter deux malades, à mon retour ayant trouvé mon chemin impra-

tiquable à cauſe du dégel qui étoit ſurvenu, il me fallut prendre un grand circuit qui ne me permit pas d'arriver avant la nuit prés de la cabane où je retournois ; & comme il falloit traverſer la riviere, & que je n'avois ni canot ni moyen de nager dans l'obſcurité qu'il faiſoit, je m'aviſay d'appeller du lieu où j'étois ; on reconnut ma voix dans la cabane: deux enfans du Capitaine ſans ſe mettre en peine du danger, paſſerent à moy ſur les glaces, & aprés avoir ſondé l'eau coulante qui étoit entre nous, un d'eux ſe jetta à nage pour me ſoûtenir pendant que je me gliſſerois ſur un petit arbre que nous avions couché de travers, dont un bout portoit à terre & l'autre ſur la glace,

glace, où dés que j'eus mis le pied, luy & ſon frere me prirent ſous les aiſſelles, & me porterent plutôt qu'ils ne me conduiſirent à l'autre bord chez eux, avec une charité & une allegreſſe que je ne puis exprimer. Ces deux jeunes gens ont une ardeur incroyable pour la priere: car outre qu'ils aſſiſtoient tres-devotement à celle qu'on recitoit & qu'on chantoit en commun le ſoir aprés le repas, & le matin durant la Meſſe que je diſois tous les jours dans un enfoncement de la cabane qui ne ſervoit qu'à ce ſaint uſage, ils venoient ſouvent avec leurs couſins ſe mettre à genoux auprés de moy aprés que tout étoit fini, pour me demander la grace que je les fiſſe prier encore

en particulier , & que je leur expliquaſſe le Catechiſme. Leurs ſœurs & leurs couſines alloient auſſi dans le même deſſein s'agenoüiller aux pieds d'une fille nommée Thereſe, que j'avois fait paſſer là de l'Iſle Perſée, pour y faire auprés des perſonnes de ſon ſexe, ce que je faiſois pour les hommes, & qui s'en acquitoit avec la benediction proportionnée à la ſolidité de la vertu que j'avois reconnuë en elle : elle étoit charmée de la devotion & de la ſimplicité de ces jeunes filles, & je ne l'eſtois pas moins de celles de leurs couſins & de leurs freres.

Je remarquois preſque la même diſpoſition dans les perſonnes les plus avancées en âge, lors

qu'allant de cabane en cabane visiter les brebis qui étoient de mon troupeau, pour avoir occasion d'y en joindre de nouvelles; je trouvois des vieillards qui prenoient plaisir à me questionner, & à me répondre comme des enfans sur la doctrine Chrêtienne : il y en avoit qui m'accompagnoient de leur cabane jusqu'à la prochaine, pour se faire instruire en chemin, quoi qu'il y eût quequefois assez loin de l'une à l'autre; & aprés que je leur avois enseigné ce qu'ils desiroient apprendre, ils s'en retournoient contens.

Jusques ici ce sont à peu prés les paroles de ce Missionaire, dont la petite relation contient tant d'autres faits si consolans,

que ſi je ne craignois point d'être trop long, je ſerois ravi de les mettre tous dans cette Lettre. J'avoüe qu'en les liſant mon cœur s'enflâma, & je conceus dés lors le deſſein d'entreprendre le voyage d'Acadie, pour aller voir de mes yeux les agreables commencemens de cette Miſſion ſedentaire, mais il falut en ſuſpendre l'execution, pour continuer mes viſites dans la Colonie Françoiſe.

J'allay durant l'hyver au Cap Tourmente, à la côte de Beaupré, & à l'Iſle d'Orleans, qu'on appelle aujourd'hui la Comté de Saint Laurent, appartenant à Mr Berthelot, Secretaire des Commandemens de Madame la Dauphine, ſi connu dans le Ca-

nada, par son zele pour la décoration des Eglises, & par l'établissement des petites écoles pour les enfans. Je vis tous les habitans qui se trouverent sur ma route, les invitant à se rendre chacun dans leurs Paroisses à mesure que j'y ferois ma visite; ils s'y rendirent pour la plusparr, & j'eus la consolation d'en voir plusieurs assister à nos prieres & exhortations, & s'approcher des Sacremens, pour gagner les indulgences que je leur portois.

Mon principal soin dans le Cap Tourmente, fut d'examiner l'un aprés l'autre trente-un enfans que deux Ecclesiastiques du Seminaire de Quebec y élevoient, & dont il y en avoit dix neuf qu'on appliquoit à l'étude, & le

reſte à des mêtiers : l'éloignement où ils étoient de leurs parens & de toute compagnie dangereuſe à leur âge , ne contribuoit pas peu à les conſerver dans l'innocence : & ſi on avoit des fonds pour ſoûtenir ce petit Seminaire; on en tireroit avec le temps un bon nombre de ſaints Prêtres & d'habiles artiſans.

Il n'y a dans cet endroit qu'une ſeule Cure qui eſt fort bien deſſervie; il y en a trois à la côte de Beaupré, ſçavoir ſainte Anne, Château-Richer, & l'Ange Gardien ; & cinq dans l'Iſle d'Orleans, qui ſont la ſainte Famille, S. François , S. Jean , S. Paul & S. Pierre.

Ces huit Cures ſont gouvernées par quatre Prêtres dont l'un

est attaché à sainte Anne, lieu de pelerinage où l'on va toute l'année ; l'autre dessert Château-Richer & l'Ange Gardien ; le troisiéme partage ses soins entre la sainte Famille & S. François, & le dernier est chargé luy seul de S. Jean, de S. Paul & de S. Pierre : chaque Paroisse aura dans la suite son Curé, lors qu'elle pourra luy fournir sa subsistance, & qu'il y aura plus de Prêtres dans le païs : tous ces lieux m'ont paru pauvres, il n'y a que trois ou quatre Eglises qui ayent esté bâties de pierres par les soins & le secours de Mrs du Seminaire de Quebec : les autres ne sont que de bois, & elles ont besoin d'être ou reparées, ou rebâties, ou achevées, ou ornées au dedans ;

ou pourvuës de quelques vaiſſeaux ſacrez, d'ornemens, de linge, de fonts Baptiſmaux, ou accompagnées de Cimetieres fermez, & de Preſbyteres qui manquent preſque par tout, les Curez étant réduits à ſe mettre en penſion dans des maiſons ſeculieres, où il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ne fuſſent pas: ils ont pourtant vécu juſqu'à preſent avec beaucoup de ſageſſe, & j'attribuë à leur exemple & à leurs ſoins le bon ordre que j'ay veu parmi les Habitans de ces lieux-là, qui ſont aſſez univerſellement gens de bien, & dont les enfans m'ont paru fort bien inſtruits.

Quelque temps aprés je paſſay à Montréal, éloigné de Quebec

d'environ ſoixante lieuës : je viſitay ſur ma route toutes les Egliſes que j'y trouvay des deux côtez de la riviere ; celle d'une petite Ville qu'on appelle les trois Rivieres, & qui eſt fermée de pieux, fut la ſeule qui me donna de la conſolation ; toutes les autres étoient ou ſi prêtes à tomber en ruine, ou ſi dépourvuës des choſes les plus neceſſaires, que la pauvreté où je les vis m'affligea ſenſiblement ; & je ne doute pas que ſi les perſonnes de pieté qui ſont en France, avoient vû comme moy ces lieux ſaints, couverts de paille, tout délabrez, ſans vaiſſeaux ſacrez & ſans ornemens, elles n'en fuſſent vivement touchées, & qu'elles n'étendiſſent leurs aumônes juſques-

là, pour y faire celebrer les divins myſteres avec décence.

En entrant à Montréal, j'y fus receu avec de grandes marques d'honneur & de joye par Mr le Chevalier de Calieres Gouverneur, qui comme tout le monde ſçait eſt un homme fort appliqué à ſon devoir, brave de ſa perſonne, plein d'honneſteté, & tres-capable de ſon employ au jugement de tous ceux qui le connoiſſent.

Je fis mes viſites dans la Paroiſſe, dans les Maiſons Religieuſes, & dans le Seminaire que Mrs de S. Sulpice de Paris y ont établi depuis pluſieurs années, & où ils ont un bon nombre de ſujets envoyez de France, dont j'ay connu les talens & les vertus,

non ſeulement par la reputation publique, mais par les entretiens particuliers que j'ay eu avec eux, & par la confiance avec laquelle ils ont bien voulu me découvrir leurs plus ſecrettes diſpoſitions : leur Superieur a eſté fait Grand Vicaire par mon Prédeceſſeur, & il a dans ſa Maiſon de quoy fournir des Curez à la Ville & aux environs, des Superieurs aux Religieuſes Hoſpitalieres & aux Sœurs de la Congregation, & des Miſſionaires aux Sauvages. Mr l'Abbé d'Urfé a deſiré qu'on le mit au nombre de ceux qui deſſervent des Paroiſſes, & il en conduit une des plus expoſées avec toute l'application & toute l'ardeur de ſon zele.

Tous ces differens ouvriers

travaillent à l'envi à qui fera le mieux chacun dans leurs poſtes, & le deſir qu'ils ont tous d'être occupez à la ſanctification des ames, ne les empêche pas de s'appliquer avec fidelité au ſoin du temporel, qui nonobſtant leur vigilance, ne ſuffit pas encore aux dépenſes de leur Maiſon.

Leur Superieur eſt un ſujet de merite & de grace qui a receu de Dieu un merveilleux diſcernement pour placer ceux qui ſont ſous ſa conduite ſelon la diverſité de leurs talens. Il ſçait l'art de ménager tous les eſprits, & ſa prudence jointe à ſa douceur & à ſes autres vertus luy a gagné l'eſtime & l'affection de toutes ſortes de perſonnes.

L'Hôpital eſt adminiſtré par dix-

huit ou vingt Religieuſes Hoſpi-lieres, dont pluſieurs ſont venuës de France. Ce ſont de vertueuſes filles ; mais on ne peut gueres être plus pauvres qu'elles le ſont. Tout leur bâtiment conſiſte dans un corps de logis, dont le bas eſt une ſalle de malades, étayeé par dehors & par dedans, & le haut eſt un grenier plutôt qu'un dortoir, où on eſt obligé de mettre pluſieurs lits dans chaque cellule, & où le froid & le chaud ſont extrêmes ſuivant la diverſité des ſaiſons.

Il eſt vray qu'on a commencé de bâtir une nouvelle ſalle pour les hommes malades, en attendant qu'on puiſſe en conſtruire une pour les femmes avec les autres lieux neceſſaires, & ſur

tout une Chapelle ; mais aprés avoir emprunté pour faire le peu qu'on a fait, il n'a pas eſté poſſible de l'achever, & comme les marchands du païs ſe laſſent de preſter à une maiſon qui eſt ſi mal dans ſes affaires, il n'y a que Dieu qui ſache par quels moyens elle pourra s'établir.

Les vingt mille écus que Madame de Bullion femme du Sur-Intendant avoit donnez pour fonder les lits des pauvres, ont eſté réduits par des accidens inopinez à onze ou douze cens livres de rente, & cependant j'ay veu par les comptes de la Maiſon qu'on dépenſe ſept à huit mille francs chaque année, parce qu'il y a toûjours bien des malades, dont le nombre au-

gmente dans les temps de guerre par la multitude des bleſſez qu'on y fait porter.

La meſme Dame avoit auſſi donné vingt-mille livres pour la fondation des Religieuſes ; mais ce fond a eſté entierement perdu par la mort d'un homme qui l'ayant pris a contrat de conſtitution eſt demeuré inſolvable envers tous ſes creanciers, parce qu'il devoit de grandes ſommes au Roy qui a ſaiſi tous ſes biens; de ſorte qu'il eſt ſurprenant que leur Communauté & leur Hôpital n'ait pas peri juſqu'à preſent, & j'attribuë à leur vertu les reſſources extraordinaires qu'elles ont trouvées de temps en temps dans la divine Providence, qui ſemble leur avoir ménagé des

ſecours impréveus à proportion de leurs beſoins & de leurs ſouffrances. On ne peut avoir plus de ſoin des pauvres, ni plus de confiance en Dieu qu'elles en font paroiſtre; & elles meriteroient que le Roy augmentât à leur égard ſes liberalitez royales, pour ſoûtenir une œuvre qui eſt ſi bien entre leurs mains, & qui eſt abſolument neceſſaire à la Colonie.

Les Filles de la Congregation ſont auſſi aſſez incommodées dans leurs affaires ; c'eſt meſme une merveille qu'elles ayent pû ſubſiſter aprés l'accident qui leur arriva il y a trois ou quatre ans; toute leur maiſon fût brûlée en une nuit, elles ne ſauverent ni leurs meubles, ni leurs habits, trop

trop heureuſes de ſe ſauver elles-meſmes ; encore y en eut-il deux d'entre elles qui furent envelopées dans les flâmes. Le courage de celles qui en échaperent les ſoûtint dans leur extrême pauvreté, & quoy qu'elles fuſſent plus de trente, la divine providence pourvut à leur preſſante neceſſité. Il ſemble que cette calamité n'ait ſervi qu'à les rendre plus vertueuſes & plus utiles au prochain, car il n'y a point de bien qu'elles n'ayent entrepris depuis ce temps-là, & dont elles ne ſoient venües à bout. Outre les petites écoles qu'elles tiennent chez elles pour les jeunes filles de Montréal, & outre les Penſionnaires Françoiſes & Sauvages

qu'elles élevent dans une grande pieté, elles ont établi une Maiſon qu'on appelle la Providence, dont elles ont la conduite, & où elles inſtruiſent plus de vingt grandes filles, qu'elles forment à tous les ouvrages de leur ſexe pour les mettre en état de gagner leur vie dans le ſervice.

De cette Maiſon ſont ſorties pluſieurs Maîtreſſes d'école qui ſe ſont répandües en divers endroits de la Colonie, où elles font des Cathechiſmes aux enfans, & des Conferences tres-touchantes & tres-utiles aux autres perſonnes de leur ſexe qui ſont plus avancées en âge.

Il y a ſur tout dans la Miſſion de la Montagne une école d'environ quarante filles Sauvages,

qu'on habille & qu'on éleve à la Françoise, en leur apprenant en même-temps les mysteres de la foy, le travail des mains, le chant & les prieres de l'Eglise, non seulement en leur langue, mais encore dans la nôtre, pour les faire peu à peu à nôtre air & à nos manieres. On voit plusieurs de ces filles qui depuis quelques années ont conceu le dessein de se consacrer tout à fait à Dieu avec les Sœurs de la Congregation, dont elles suivent déja fidellement les Regles & les Observances : mais on n'a pas encore jugé à propos de leur faire contracter aucun engagement ; & on ne le leur permettra qu'aprés les avoir long-temps éprouvées.

Cette Miſſion de la Montagne, dont je viens de parler, merite bien que je m'y arreſte un peu, parce qu'il s'y fait beaucoup de bien. C'eſt un village enfermé dans un petit fort aſſez bien muni & en état de ſe défendre; il n'eſt éloigné de la Ville de Montréal que d'un quart de lieuë, & les habitans ſont des Iroquois & des Hurons, non ſeulement bien convertis, mais parfaitement fervens, qui ont eſté aſſemblez & cultivez par le zele & par les ſoins de Meſſieurs de Saint Sulpice.

Celuy de ces Meſſieurs qui s'y applique autant par obeïſſance que par inclination eſt un homme de merite, dont je ſuprime ici le nom pour faire plaiſir à

ſa modeſtie. Sa naiſſance & ſon choix l'attachoient autrefois en France à des emplois bien differens de ceux dont il eſt à preſent chargé, & il s'eſt toûjours acquité de ſes devoirs avec honneur. Dieu luy a donné un eſprit vif & agreable, capable de toutes les ſciences & de tous les arts; & comme il n'a pas moins de memoire que d'intelligence, il avoit appris dans ſes voyages la pluſpart des langues d'Europe, comme pour ſe préparer à apprendre plus aiſément dans la ſuite celles des Sauvages de la nouvelle France, où par un coup extraordinaire de grace il fait à preſent les fonctions d'un excellent Miſſionaire, qui gouverne ſon troupeau avec autant de

pieté que de ſageſſe.

La ferveur qui regne dans cette Miſſion ne cede en rien à celle de toutes les autres dont je parleray dans la ſuite de cette Lettre. On y vit non pas comme dans un fort, mais comme dans un Cloître, & toutes les vertus s'y pratiquent ſelon les regles de la plus haute perfection évangelique. Il y a preſque toûjours quelqu'un qui prie dans la Chapelle, on n'y voit jamais parler perſonne, & pluſieurs s'en interdiſent l'entrée pour des fautes fort legeres, dont ils ſe puniſſent volontairement eux-mêmes, en ſe tenant par eſprit d'humilité & de penitence à la porte : ils ont tous une merveilleuſe application à conſerver leur innocence ; ils

n'ont pas moins de ſoin de ſe tenir par tout dans une grande recollection ; & aprés qu'ils ont parlé à Dieu dans l'Oraiſon avec une ſimplicité charmante, ils font retentir les cabanes & les champs de Cantiques ſpirituels durant le temps de leur travail & de leurs occupations domeſtiques : quand ils ſont les uns avec les autres, ils s'entr'animent à la vertu par la ſainteté de leur converſation, & ils exercent entr'eux en toute occaſion une charité continuelle. Enfin l'idée qu'ils ont de la grace du Baptême leur imprime un zele ardent pour le procurer à leurs amis, & encore plus à leurs enfans dés qu'ils ſont venus au monde ; & l'on a vû des femmes Chrêtiennes qui étant accouchées

durant le cours de quelques voyages, ſont revenuës exprés de plus de cent lieuës pour faire baptiſer ces petites creatures par leur charitable Miſſionaire.

Ce digne ouvrier a un ſoin particulier de la jeuneſſe, il ſe décharge des filles ſur les Maîtreſſes d'école que les Sœurs de la Congregation envoyent dans le village ; & il eſt le Maître de toutes choſes à l'égard des jeunes garçons : il ne ſe contente pas de leur apprendre la doctrine Chrêtienne & la maniere de bien vivre, il leur enſeigne auſſi à parler François, & à chanter le plein-Chant & la Muſique, ſelon qu'ils ont de la voix. Les uns ont appris ſous luy à être Tailleurs, les autres ſont devenus Cordonniers,

& il y en a même de Massons qui ont déja bâti de leurs propres mains de petites maisons à l'Europeanne.

Le travail le plus commun est la culture des champs qu'ils défrichent pour y semer du bled d'Inde ; & malgré l'amour excessif qu'ils ont naturellement pour le repos, le Christianisme les a rendus si laborieux, qu'il y en a quelques-uns, qui aprés avoir cultivé plus de terre qu'il ne leur en faut pour eux & pour leur famille, en loüent, ou en donnent aux autres. C'est tout ce que je puis dire en abregé de cette Mission, & il faut reprendre le cours de mes visites.

Le voyage le plus long & le plus fatigant que j'aye fait est celuy

de l'Acadie & du Port Royal, qui est distant de Quebec de prés de 200. lieuës. Je partis le Mercredy d'aprés Pâques second jour du mois d'Avril, malgré les glaces qui nous mirent plusieurs fois en peril, & qui nous retarderent extrêmement. Comme nôtre marche étoit lente, j'eus le loisir de visiter en passant la Mission du Sud; le premier jour on ne put faire qu'une lieuë, & on s'arrêta à la pointe de Levi, où je fus voir l'emplacement du Presbytere qu'on esperoit y construire de pierres, auprés d'une Chapelle qui est une des plus propres & des mieux bâties du Canada, & qui est dediée à Dieu sous l'invocation de S. Joseph, Patron de toute la Nouvelle France. Quel-

ques jours aprés je vis le nouvel édifice d'une autre qu'on éleve à la pointe à la Caille, & qu'il faudra pourvoir de toutes choſes ; elle ſera deſſervie par le même Miſſionaire qui eſt au Cap de S. Ignace, dont l'Egliſe qui n'eſt que de bois eſt aſſez jolie, mais auſſi pauvre que les autres, quoi qu'elle ſoit dans le lieu le plus peuplé de la Miſſion. Je ſéjournay à la riviere des trois Saulmons, où je fus ſurpris de ce qu'on n'avoit pas encore commencé la Chapelle qu'on avoit ordre d'y bâtir, on me promit qu'on y travailleroit inceſſamment ; & aprés avoir confeſſé les enfans qui n'avoient pû être confeſſez à Pâques, nous arrivâmes le lendemain à la Bouteillerie,

dont les Habitans avoient esté plus diligens à bâtir la leur Je fus fort consolé de la trouver si avancée ; mais je fus affligé en même-temps de voir qu'il n'y avoit qu'un seul Missionaire pour cet endroit, pour la grande Anse, & pour la riviere du Loup, qui est la derniere habitation du Canada, & qui est un endroit fort propre pour y assembler les Sauvages ; on y en attendoit une centaine, dont le nombre s'augmenteroit beaucoup en peu de temps, si on pouvoit leur donner un Missionaire, comme ils le desirent, & comme nous l'esperons. C'est-là qu'étans un peu affoiblis par les fatigues de plusieurs jours de navigation & de marche tres-penible, nous

nous préparâmes par huit ou dix autres jours de repos à en essuyer de nouvelles. Nous nous remîmes donc en chemin le 7. de May : j'avois avec moy deux Prêtres & cinq hommes, qui devoient me servir de canoteurs, c'est à dire, de gens destinez à conduire les canots sur l'eau, & à les porter sur terre quand il faut passer à pied d'un lac à un autre ; ce qui arrive fort souvent, & qui rend cette maniere de voyage tres-incommode.

Comme nos guides, pour prendre le plus court chemin, nous menoient par une route non frequentée, où il falloit tantôt naviger & tantôt marcher, dans un païs où l'hyver duroit encore; nous rompions quelque-

fois les glaces ſur les rivieres ; pour faire un paſſage aux canots, & quelquefois nous deſcendions des canots pour paſſer ſur les neiges & dans les eaux qui étoient répanduës dans les eſpaces de terre qu'on appelle des portages, parce qu'il y faut porter les canots ſur les épaules.

Pour marquer mieux nôtre route, nous donnâmes des noms à tous ces portages, auſſi bien qu'aux lacs & aux fleuves qu'il a fallu traverſer. Nous navigeâmes ſur les quatre rivieres du Loup, des Branchs, de S. François, & de S. Jean ; on fait peu de chemin les ſur deux premieres, on eſt plus long-temps ſur les deux autres. Celle de S. François eſt plutôt un torrent qu'une riviere;

elle eſt formée par la chûte de pluſieurs ruiſſeaux qui tombent de deux chaînes de montagnes dont elle eſt bordée à droite & à gauche ; elle n'eſt navigable que depuis le dix ou le douziéme de May, juſques vers la fin de Juin; pour lors elle eſt ſi rapide, qu'on y feroit ſans peine vingt à vingt-cinq lieuës par jour, ſi elle n'étoit point traverſée en trois ou quatre endroits par quelques arbres, qui en chaque endroit occupent environ quinze pieds d'eſpace, & qui laiſſeroient le paſſage libre ſi on les coupoit, comme on le peut faire avec fort peu de dépenſe; car on ne croit pas qu'il en coûtaſt deux cens piſtoles à débaraſſer le canal de ces obſtacles, qui retardent beaucoup les voyageurs.

La riviere de S. Jean a bien plus d'étenduë & de beauté que celle-là ; on dit qu'elle a prés de quatre cens lieuës de courſe, & l'on en compte cent ſoixante depuis le lieu où nous la prîmes juſqu'à ſon embouchure ; ſon cours eſt toûjours égal, & les terres qu'on voit ſur ſes bords paroiſſent bonnes : on y trouve pluſieurs Iſles fort agreables, & quantité d'autres rivieres fort poiſſonneuſes au Nord & au Sud, qui venant à s'y décharger, entretiennent ſon canal. Il nous a ſemblé qu'on pourroit faire de belles Colonies entre Medogtek & Gemeſech, & ſur tout dans un certain lieu que nous avons nommé Sainte Marie, où la riviere s'élargiſſant eſt entrecoupée d'un

d'un grand nombre d'Isles qui seroient apparemment fort fertiles si elles étoient défrichées. Une Mission pour les Sauvages seroit bien là ; le terrain n'a pas encore de maître particulier, le Roy ni le Gouverneur n'en ayant pas fait jusqu'à present de concession à personne.

Dés le second jour de nôtre navigation sur ce fleuve, nous rencontrâmes pour la premiere fois une cabane de Sauvages Chrêtiens de la Mission de Sillery, qui pour aller à la chasse, étoient venus se poster à l'embouchure d'une riviere qu'ils appellent Madoüaska, & que nous nommâmes la riviere de S. François de Sales. C'est en la remontant que les Sauvages vont se rendre à une

autre riviere qui tombe avec rapidité dans le fleuve de S. Laurent environ vers le Bic.

On ne peut expliquer combien ces pauvres Chrêtiens eurent de joye de nous voir, & combien nous en eûmes auſſi de les trouver ; ils nous firent preſent d'une partie de leurs vivres, dans un temps où les nôtres nous manquoient ; & le même jour nous en trouvâmes d'autres en plus grand nombre dans trois cabanes qui nous régalerent de même, & qui nous demanderent avec inſtance un Miſſionaire pour les inſtruire : quelques-uns d'entr'eux étoient venus de l'Iſle Perſée, & je fus ſurpris d'en voir un qui parloit un peu François, & qui avoit eſté en France.

Le jour ſuivant dix-ſeptiéme de May nous vîmes l'endroit qu'on appelle le grand Sault ſaint Jean-Baptiſte, où la riviere de Saint Jean faiſant du haut d'un rocher fort élevé une terrible caſcade dans un abîme, forme un broüillard qui dérobe l'eau à la veuë, & fait un bruit qui avertit de loin les navigateurs de deſcendre de leurs canots. Ce fut-là qu'un homme ſortant de l'Acadie, où il avoit eſté envoyé par Mr l'Intendant, me donna une de ſes Lettres, & je me ſervis de l'occaſion pour donner auſſi de mes nouvelles à Mr le Gouverneur qui pouvoit être en peine de nous.

Le dix-huitiéme nous fûmes coucher à Medógtek, premier

fort de l'Acadie, où je conſolay extrêmement une centaine de Sauvages, lors qu'étant allé les viſiter, je leur dis que je venois exprés pour établir en leur faveur une Miſſion dans le païs. Il ſeroit à ſouhaitter que les François qui ont des habitations ſur la route fuſſent aſſez reglez dans leurs mœurs pour attirer par leur exemple ces pauvres gens au Chriſtianiſme; mais il faut eſperer qu'avec le temps la reformation des uns ſervira à la converſion des autres.

Juſqu'ici je ne m'étois pas ſeparé de la petite troupe que j'avois amenée avec moy de Quebec, mais je fus obligé de me détacher avec un Prêtre, & d'envoyer le reſte de mon monde

au bas de la riviere ſaint Jean, attendre une commodité pour paſſer au Port Royal, pendant que j'irois par le fort de Richibouctou, où il y a environ 50. Sauvages, & celuy de Miramichy, où il étoit important que je viſſe moy-même en quel état étoit la petite Miſſion qu'on y avoit commencée durant l'hyver.

Nous n'y arrivâmes que la veille de la Pentecôte, aprés avoir mis trois jours à faire dix-huit lieuës, partie en côtoyant la mer, partie en marchant ſur le rivage, non ſeulement le jour, mais auſſi la nuit par la pluye & le mauvais temps.

Miramichy eſt un lieu fort agreable ſur la riviere de Manne, à une lieuë de celle de Sainte

Croix ; il y a un petit fort de quatre baſtions formez de pieux , & dans ce fort une maiſon où Mr de Tronſac fait ſa demeure. Prés de là eſt un lieu qu'on appelle en langage du païs Skinoubondiche, & nous avons pris aux environs les trois lieuës que Mr Denis nous a données pour nôtre Miſſion. Mr Thury qui a reſolu d'y faire nôtre premier établiſſement, (qu'on eſpere devoir être ſuivi de quelques autres ; ſi les fonds neceſſaires ne nous manquent pas) aprés quelques aſſemblées generales des Sauvages & pluſieurs conferences particulieres avec leurs Capitaines , étoit convenu avec eux de deux points qu'il avoit jugé eſſentiels ; l'un pour aſſurer la ſubſiſtance de ceux qui

se fixeroient à cette habitation, l'autre pour prévenir les désordres qui pourroient leur arriver de l'eau de vie. Il les a engagez à défricher la terre dont il est en possession, & à souffrir que les bleds d'Inde qu'on recüeilleroit chaque année, fussent mis dans un magazin commun, pour être ensuite distribuez par son ordre avec œconomie aux familles qui auroient travaillé, en préferant les malades, les veuves & les orphelins, aux personnes saines & aux jeunes gens. Par ce moyen on empêchera d'un côté la faineantise de quelques-uns, & de l'autre on remediera au foible qu'ils ont de consumer en peu de semaines ou de mois des provisions, qui étant bien ménagées,

ſuffiroient pour l'année entiere.

A l'égard de l'eau de vie, ils luy ont promis qu'ils n'en boiroient que par ſa permiſſion & par meſure, voulant bien qu'on ne leur en donne jamais plus d'un demi-ſeptier à la fois. Ils le logent dans leurs cabanes & le nourriſſent à leur maniere, en attendant que la divine Providence nous donne le moyen de luy bâtir une maiſon & une Chapelle, & de luy fournir un fonds ſtable pour vivre parmi eux, & pour faire ſubſiſter avec luy un autre Miſſionaire ſans leur être à charge.

J'eus la conſolation de les entretenir pluſieurs fois par interprete durant ſept jours, de leur dire la Meſſe tous les jours dans leurs cabanes, & de leur entendre

chanter les prieres du ſoir & du matin d'une maniere fort devote, & qui me parut aſſez harmonieuſe. Ils s'efforçoient à l'envi de me témoigner leur reconnoiſſance des fatigues que j'avois priſes pour venir de ſi loin les voir, & de la grace qu'on leur avoit faite de pourvoir aux beſoins de leurs ames & de leurs corps, en leur donnant un Miſſionaire qui avoit pris des meſures pour procurer en même-temps le temporel & le ſpirituel à leurs familles.

Avant que de me ſeparer d'avec eux, j'exhortay extrêmement les François qui les frequentent, à ſe ſouvenir qu'ils étoient étroitement obligez à leur donner l'exemple de la ſobrieté & de la chaſteté Chrêtienne, pour ne pas

les ſcandaliſer dans un temps où leur foy étoit encore foible & ſuſceptible de toutes les tentations humaines.

Comme je devois parcourir autant que je le pourrois toutes les habitations Françoiſes de l'Acadie, pour connoître par moy-même l'état de cette nouvelle Colonie, je paſſay à Richibouctou, à Chedaik, à l'Iſle S. Jean qui me ſembla belle, au Cap Loüis, au petit-Paſſage, à Fronſac & à Chetabouctou, où je voulois m'arrêter un peu pour y voir la pêche ſedentaire établie depuis deux ans par une Compagnie particuliere de France, qui étant ſoûtenuë & ſecouruë par le Roy, pourra dans la ſuite ſe dédommager avec uſure

des avances qu'elle eſt obligée de faire, pourveu qu'on continuë à y envoyer tous les ans quelques habitans, ſur tout des peſcheurs ; qu'on leur fourniſſe des chaloupes & des filets, & qu'en les laiſſant d'abord peſcher pour leur compte, ils ſe mettent en état avec un peu d'aide, d'entreprendre quelque défrichage. Le Commandant du fort eſt Mr de la Boullaye Lieutenant de Roy dans la Province, homme d'honneur & affectionné aux interêts de la Compagnie; il y a cinquante François occupez à la peſche & au travail, que deux Peres Penitens de la Province de Normandie ont grand ſoin d'inſtruire. Ces bons Religieux diſent la Meſſe tous les jours, & font

avec application toutes les fonctions Curiales.

Une Compagnie de ſoldats, dont les uns ſeroient peſcheurs, les autres manœuvres & artiſans, feroit à mon avis merveilles en ce lieu-là.

Pour paſſer de là à Beaubaſſin, nous eûmes aſſez à ſouffrir, principalement durant les trois derniers jours dans le portage d'une prairie, où la chaleur de la saiſon nous expoſa aux piqueures inſuportables des maringoüins; & il ſemble que cette experience nous étoit neceſſaire, pour nous apprendre à plaindre les pauvres gens, qui dans cette ſaiſon-là ſont expoſez à la cruelle perſecution de ces petits moucherons, en travaillant dans les bois & dans la campagne.

La ſituation de Beaubaſſin eſt charmante ; il eſt arroſé de ſept rivieres aſſez groſſes, qui aprés avoir formé cinq Iſles, vont ſe jetter dans la mer à l'endroit d'un baſſin de cinq à ſix lieuës de tour qui fait naturellement un des plus beaux havres du monde. On en ſort par une embouchure qui n'ayant que demie lieuë de large, n'eſt pourtant pas dangereuſe, & qui ſert d'entrée dans la Baye Françoiſe, qu'on dit avoir au moins deux cens lieuës de côtes. On compte dans cette habitation cent cinquante ames, ſans y comprendre trois familles Chrêtiennes de Sauvages qui s'y ſont retirées pour y faire du bled d'Inde. Les premiers François qui s'y tranſplanterent il y a dix ans,

ſortirent de Port-Royal : ils y furent réduits d'abord à ne vivre que d'herbages, ils ont eu beaucoup de peine dans la ſuite à faire du bled, parce que les terres labourables étant innondées de la marée, il a fallu les garentir de l'inondation par des digues qu'on a élevées à force de travail & de dépenſe. Ils ſont maintenant plus à leur aiſe, & comme ils ont de bons & de vaſtes pâturages, ils y ont mis quantité de vaches & de beſtiaux qu'ils ont tirez de l'Iſle de Sable, où le feu Commandeur de Raſilly les ayant fait jetter autrefois, ils ſont devenus comme Sauvages, & ne ſe laiſſent approcher qu'avec peine ; mais on les apprivoiſe peu à peu, & ils ſont

d'un grand ſecours pour chaque famille qui peut aiſément en avoir bon nombre. A preſent qu'ils cueillent un peu de grain, ils s'animent à la peſche, ſoit celle du ſaulmon qui ſe fait dans la Baye, ſoit celle de la moruë qui n'eſt qu'à ſoixante lieuës. Si quelque vaiſſeau de France pouvoit leur porter tous les ans des étoffes & d'autres petites commoditez, il trouveroit ſa charge de bois, de planches, & de ſaulmon ſallé pour les Iſles. Les Anglois auſquels ils ſe ſont addreſſez pour ſe pourvoir dans leurs beſoins, les ont fort peu ſecourus, & la neceſſité leur a donné l'induſtrie de ſe faire quelques toiles & quelques étoffes groſſieres, mais ils ne peuvent

en fabriquer aſſez pour ſe vêtir tous.

Ils avoient eſté aſſiſtez juſques alors par un Pere Recollet, mais ayant eſté rappellé à Quebec pour y étre Superieur de leur Maiſon, je leur ay donné un Prêtre qui leur ſervira de Curé, comme ils le deſirent : ils meritent d'être cultivez ; ce ſont de fort bonnes gens, qui craignent Dieu, qui vivent en paix, & qui ſeroient tout à fait irreprochables, s'ils avoient eſté plus reſervez à traiter de l'eau de vie avec les Sauvages. Ils ont écouté ſur cela mes avis avec beaucoup de docilité, & ils ont fait pour la pluſpart leurs devotions avec de grandes démonſtrations de pieté. Leur Chapelle eſt petite, elle n'eſt que de

de torchis environné de pierres ; la couverture n'eſt que de paille, & le corps du bâtiment ne pouvant pas durer long-temps, il faut penſer à en conſtruire une autre, avec un Preſbytere & un Cimetiere tout proche ; car celuy dont on ſe ſert eſt trop éloigné, & il faut paſſer une riviere pour y porter les corps qu'on enterre. Dieu pourvoira s'il luy plaît à tous ces beſoins.

De là je paſſay aux Mines : c'eſt une habitation qui s'appelle ainſi, à cauſe du voiſinage d'un rocher, où ſelon toutes les apparences il y a une mine de cuivre, qu'on nous fit voir en paſſant. Les Habitans ſont de jeunes gens bien faits & laborieux, qui ſont ſortis de Port-Royal, comme

ceux de Beaubaſſin, dont ils ont ſuivi l'exemple pour deſſeicher leurs marêts. J'employay un jour entier à contenter leur devotion; le matin je fus occupé à les exhorter, à les confeſſer & à les communier à ma Meſſe, & l'apreſdînée à baptiſer quelques enfans, & à terminer des diviſions & des procés.

Ils me preſſerent en partant de leur donner un Prêtre, & ils me promirent non ſeulement de le nourrir, mais encore de luy bâtir une Egliſe & un Preſbytere dans une Iſle appartenante à l'un d'eux qui me l'offrit à ce deſſein, ou toute entiere, ou en partie, ſelon qu'on en auroit beſoin.

Dans le trajet qu'il nous fallut faire pour aller au Port-Royal,

aprés neuf jours d'une fâcheuſe navigation où on ne dormit preſque point, & où nous penſâmes perir, enfin le jour de S. Jacques manquant de vivres, & ne nous pouvant reſoudre à relâcher de dix lieuës, nous fûmes contraints de débarquer pour prendre le chemin des bois qui nous conduiſit au terme. Mr de Villebon qui commandoit dans la place en l'abſence du Gouverneur, me receut avec ſes gens ſous les armes, & me fit en ſon particulier toutes les honnêtetez poſſibles; mais ma principale joye fut de voir le jour de Sainte Anne, la ferveur avec laquelle la pluſpart receurent les Sacremens. Ils étoient tous fort attentifs à la parole de Dieu, & ils me parurent

ſincerement diſpoſez à moderer, nonobſtant leurs interêts, le commerce de l'eau de vie avec les Sauvages ſi on le jugeoit neceſſaire, me conjurant même d'obtenir ſur cela de nouvelles Ordonnances, & de tenir la main à l'execution de celles que le Roy a déja faites dans toute la Colonie, pour ne pas retarder la converſion de tant de Barbares, qui ſemblent n'avoir que ce ſeul obſtacle à rompre pour devenir des parfaits Chrêtiens.

L'Egliſe eſt aſſez jolie, & raiſonnablement pourveuë de toutes choſes. J'y ay mis un ſecond Eccleſiaſtique, pour ſoulager le premier qui ne pouvoit ſuffire à tous, & qui ayant ſceu mon arrivée à Quebec, me donnoit une con-

noiſſance anticipée de toutes choſes par ſa Lettre du vingt-deuxiéme Octobre 1685. en ces termes.

Cette habitation, dit-il, eſt com- «
poſée d'environ quatre-vingts «
familles qui font pour le moins «
ſix cens ames, gens d'un naturel «
doux, & porté à la pieté; on ne «
voit parmi eux ni juremens, ni «
débauches de femmes, ni yvro- «
gnerie; quoi qu'ils ſoient diſper- «
ſez juſqu'à quatre & cinq lieuës «
ſur la riviere, ils viennent en «
foule à l'Egliſe les Dimanches & «
les Fêtes, & ils y frequentent aſ- «
ſez les Sacremens. Dieu me gar- «
de d'attribuer leur pieté à mes «
petits ſoins, je les ay trouvez ſur «
ce pied-là quand je ſuis venu «
ici; & cependant il y avoit quin- «
ze ou ſeize ans qu'ils étoient ſans «

„ Prêtres ſous la domination des
„ Anglois ; je dois rendre cette
„ gloire à Dieu, & à eux cette ju-
„ ſtice. J'ay auprés de moy un
„ homme qui a de la vertu & du
„ talent pour l'inſtruction de la
„ jeuneſſe, il fait avec fruit les pe-
„ tites écoles aux garçons dans la
„ maiſon où je le tiens avec moy ;
„ & je fais moy-même le Catechiſ-
„ me aux filles dans l'Egliſe. Cet
„ homme eſt le ſeul avec qui je
„ puiſſe m'entretenir de Dieu à
„ cœur ouvert, n'ayant d'ailleurs
„ dans le voiſinage nul ſecours ſpi-
„ rituel depuis neuf ans que je ſuis
„ ſans compagnon, & ſans conſeil,
„ au milieu de mille difficultez qui
„ peuvent ſurvenir à une perſonne
„ comme moy, qui ay paſſé la plus
„ grande partie de ma vie dans un

état si different de celuy que je «
professe à present, & qui suis «
averti par mes infirmitez corpo- «
relles de me préparer à la mort. «
C'est là, je l'avouë, ma plus gran- «
de croix, n'ayant d'ailleurs que de «
la satisfaction de la part de mes «
chers Paroissiens, qui n'ont que «
trop d'amitié, & de considera- «
tion pour moy. Vôtre prédeces- «
seur, Monseigneur, m'avoit en- «
voyé ici pour me consoler M^r «
Thury, qui est retourné sur ses «
pas rendre compte de ses courses «
Apostoliques; il vous fera mieux «
la peinture de nôtre état par un «
seul de ses entretiens que je ne le «
pourrois faire par la plus longue «
de mes Lettres: donnez-luy s'il «
vous plaist une prompte audien- «
ce, & renvoyez-le-nous sans «

„ délay avec un autre Prêtre, s'il eſt
„ poſſible, pour aller non ſeule-
„ ment ſecourir pluſieurs pauvres
„ familles qui ſe ſont établies à
„ quinze ou ſeize lieuës d'ici, où
„ elles ſont comme abandonnées,
„ le Pere Claude ni moy n'y pou-
„ vant aller; mais auſſi pour pou-
„ voir faire des courſes juſqu'à
„ trente & quarante lieuës, au Cap
„ de Sable, à la riviere de S. Jean,
„ & autres lieux circonvoiſins le
„ long de cette côte, où il n'y a
„ point de Miſſionaires. Monſieur
„ de S. Caſtin en demande un pour
„ Pentagoüet, où il fait ſa demeure
„ ordinaire avec des Sauvages, qui
„ deſirent de ſe faire inſtruire. Ce
„ Gentilhomme a beſoin luy-même
„ de ce ſecours pour ſe ſoûtenir
„ dans le bien. Il paſſa en ce païs

dés l'âge de quinze ans, en qua- «
lité d'Enseigne de Mr de Cham- «
bly ; & ayant été obligé à la «
prise de Pentagoüet de se sauver «
dans les bois avec les Sauvages, il «
se vit comme forcé de s'accom- «
moder à leur maniere de vie. C'est «
un fort beau naturel, il merite «
d'être aidé ; nous luy avons «
de grandes obligations ici : com- «
me il est genereux, & qu'il est «
fort à son aise, il nous a fait sou- «
vent des aumônes considerables «
pour nôtre Eglise, qui sans son «
secours & sans un legs d'un autre «
particulier, seroit beaucoup plus «
pauvre qu'elle n'est ; je n'y entre «
jamais que je ne me souvienne de «
luy ; & quand il vient ici me voir, «
ce qui luy arrive ordinairement «
deux fois par an, il est ravi d'as- «

» ſiſter au ſervice que nous y faiſons
» les Dimanches avec toute la dé-
» cence qui nous eſt poſſible. Ces
» jours-là nous chantons toûjours
» une Meſſe haute, où je fais une
» inſtruction familiere ſelon ma pe-
» tite capacité, & la portée de mes
» auditeurs. A deux heures nous
» chantons Vêpres, qui ſont ſuivies
» d'un petit Salut, & du Catechiſ-
» me que je fais aux filles. Quand
» je vins ici je ſçavois fort peu de
» Plein-chant, & nous manquions
» même de Livres d'Egliſe : mais
» comme on nous en a envoyé cette
» année de Paris, & qu'à force de
» m'exercer avec quelques jeunes
» gens nous nous ſommes un peu
» ſtilez à chanter ; la Pſalmodie ira
» deſormais de mieux en mieux.
» Pour ſuppléer au défaut des Ec-

clesiastiques nous avons dix ou «
douze jeunes garçons qui nous ai- «
dent au chant, & aux ceremonies «
comme des enfans de chœur en «
robes rouges & en surplis ; & si «
nous avions encore un Prêtre, il «
me semble que tout iroit bien. Je «
sçay, Monseigneur, que ce sera «
un surcroît de dépense, & que le «
Seminaire de Quebec, qui jusqu'à «
present en a soûtenu de grandes, «
ne sera peut-être pas en état d'a- «
joûter celle-cy à toutes les autres, «
mais quand vous retournerez en «
France, vous trouverez peut-être «
à la Cour ou ailleurs quelque petit «
fonds extraordinaire pour entre- «
prendre un si grand bien ; il me «
suffit de vous marquer mes foi- «
bles veuës, & je dois ensuite me «
reposer sur vôtre zele. «

C'eſt ainſi que ce vertueux Eccleſiaſtique m'écrivoit, d'où l'on peut juger combien à preſent ſa conſolation eſt grande : je luy ay renvoyé Mr Thury qu'il demandoit pour la Miſſion de la Croix, & je luy ay mené moy-même, comme j'ay déja dit, encore un autre Prêtre, qui luy ſervira de ſecond au Port-Royal, le ſervice s'y fera mieux, on y gardera par proportion les mêmes ceremonies qu'à Quebec; on ira plus aiſément durant l'hyver baptiſer les enfans dans les maiſons écartées, où les laïques les baptiſoient trop librement, & on pourra plus facilement ſoûtenir l'inſtruction de la jeuneſſe qu'on a juſqu'ici bien cultivée. j'ay reconnu avec plaiſir qu'une

bonne Sœur que j'avois envoyée devant moy de Quebec en ce lieu-là, y avoit déja fait beaucoup de bien pour les femmes & pour les filles ; sa maison sera desormais le rendez-vous des unes & des autres ; elle apprendra à lire, à écrire, & à travailler à quelques-unes ; elle pourra prendre des Pensionaires, & en trouver dans leur nombre qui seront capables de luy succeder, & peut-être même de faire une petite pepiniere de Maîtresses d'école pour répandre dans le païs. Plût à Dieu que j'eusse le bonheur de voir cela au plutôt, & d'y pouvoir joindre une petite Communauté d'Ecclesiastiques qui fournît par tout des Curez & des Missionaires en état d'aller chercher les Sau-

vages juſques dans la Colonie des Anglois.

Ce fut là le ſouhait que je formay avant que de quitter le Port-Royal, d'où il fallut revenir ſur nos pas à Beaubaſſin : tout le monde y fit une ſeconde fois ſes devotions, & j'y achevay de certains accommodemens que j'avois laiſſez imparfaits ; je repaſſay auſſi à Miramichy ; au lieu de prendre la route de Riſtigouche, & de Mattanne pour nous rendre à Quebec, je pris celle de l'Iſle-Perſée, où je ſçavois que ma preſence ne ſeroit pas inutile. Je n'y arrivay que le vingt-ſixiéme d'Aouſt, aprés avoir eſſuyé beaucoup d'incommoditez ; & pendant le ſejour que j'y fis j'eus le temps d'aller viſiter tous

les lieux où les pescheurs font leur pesche. Il y en a quelques-uns qui ont profité de ma visite, & dont j'ay lieu d'être content ; mais j'ay trouvé en plusieurs peu de disposition à vivre Chrêtiennement, nonobstant les soins d'un bon Religieux de l'Ordre des Recollets, à qui l'on rend témoignage qu'il vit parmi eux avec beaucoup de regularité. Ces dereglemens que j'ay veus ne sont pas des maux sans remede, & on a déja pris quelques mesures pour y mettre ordre.

Dés que la Barque que j'attendois de Quebec fût arrivée nous nous embarquâmes, & je me chargeay de trois jeunes filles de Sauvages, pour en mettre deux

aux Urſulines, & la troiſiéme dans la maiſon de la Providence que j'ay établie à Quebec.

Comme on ſçavoit quelque choſe des riſques que j'avois courus durant mon voyage, on me témoigna beaucoup de joye de mon retour : la mienne répondit à celle de tout le monde ; je ſentis pourtant qu'il y manquoit quelque choſe, j'avois une vraye douleur de n'avoir rencontré ſur ma route aucune de cés ferventes Miſſions que les Jeſuites cultivent à la ſueur de leur front, & au peril de leur vie. J'aurois voulu du moins avoir le temps d'y faire un tour avant mon départ pour France : mais n'ayant pû me donner cette conſolation, j'ay tâché de m'en faire inſtruire,

&

& voici en abregé ce que j'en ay appris plus en détail, partie par les memoires qu'on m'a donnez, partie par les réponses que les Missionaires ont faites à la Lettre circulaire que je leur avois écrite.

Mais avant d'entrer dans ce recit il me semble que je ne puis me dispenser d'inserer ici en passant quelque chose d'une petite entreprise militaire, qui se faisoit dans la Baye d'Hudson, sous la conduite de Monsieur de Troyes, dans le même temps que je faisois ma petite expedition Evangelique dans l'Acadie. Le Pere Silvy Jesuite, qui de Missionaire de Sauvages étoit devenu en cette occasion l'Aumônier d'un petit Corps de troupes com-

poſé de Canadiens, a ſi bien ramaſſé en peu de mots tout ce qui s'y eſt fait de plus remarquable, que j'ay cru devoir tranſcrire ſa Lettre du trentiéme de Juillet 1686.

» Ce n'a pas eſté, dit-il, ſans bien
» des riſques & des fatiques qu'a-
» vec l'aide de Dieu nous ſommes
» venus à bout de nos deſſeins. La
» route depuis Mataoüan eſt extrê-
» mement difficile, ce ne ſont que
» rapides tres-violents & tres-peril-
» leux à monter & à deſcendre ; je
» fus pluſieurs fois en danger de
» me perdre avec tous ceux qui
» m'accompagnoient, le Charpen-
» tier Noël le Blanc, un de nos
» meilleurs hommes & dont nous
» avions le plus de beſoin, fut en-
» glouti tout d'un coup ſans re-

paroître sur l'eau, Mr d'Iberville « qui le menoit avec luy, ne se sau- « va que par son adresse, & par sa « présence d'esprit qu'il conserva « toûjours toute entiere. D'autres « s'étans sauvez à la nage en fu- « rent quittes pour la perte de leur « canot, de leur bagage, & de leurs « vivres. Ces désastres néanmoins « n'étonnerent pas nôtre petite « flote, qui arriva enfin auprés des « Hollandois, sans qu'ils eussent le « moindre vent de nôtre marche. « Ces Messieurs ne se défians de « rien, dans leur Fort de Mon- « sousipiou, y furent surpris pen- « dant leur sommeil, ils ne pûrent « ni tirer un coup, ni même se « mettre en défense, le bruit du « Belier, dont on enfonçoit une « grosse porte bien ferrée, & les «

„ mouſquetades de nos gens qui „ perçoient ſans ceſſe leurs chambres d'outre en outre, les éveillerent en ſurſaut. En moins d'un „ quart d'heure on fut maître de „ leur Fort & de leur maiſon, où „ ils eurent à peine le loiſir de demander quartier, tant on alloit „ vîte en beſongne. Cependant ce „ Fort avoit quatre baſtions munis „ de bons canons qui ne ſervirent „ de rien, & la platte-forme de la „ maiſon avoit auſſi les ſiens qui „ demeurerent inutiles. Un des aſſiegez plus fier que les autres, y „ ayant voulu monter pour en braquer un contre nous, fut tué ſur „ le champ, & paya luy ſeul pour „ tous les autres. Les quinze qui „ reſtoient eurent la vie, & on s'aſſura de leurs perſonnes. Nous en

euſſions pris quinze autres dans une barque que nos découvreurs avoient apperceuë la veille, ſi elle ne fût partie le même jour pour Nemiſkau, où le petit Brigueur nommé pour commander l'année ſuivante au fonds de la Baye, alloit porter des ordres, & faire faire des travaux. Nous fûmes bien fâchez de l'avoir manquée, & comme elle nous étoit néceſſaire pour porter du canon au Fort de Kitchitchoüan, on prit réſolution de la ſuivre, & d'aller attaquer Nemiskau gardé par quinze autres Hollandois, eſperant enlever l'un & l'autre en même-temps pour y pouvoir enſuite aller prendre Kitchitchionaa, poſte principal où étoit le Gouverneur avec trente hommes

„ de la même Nation.
„ Monsieur d'Iberville avec
„ douze Maîtres fut en canot af-
„ fronter la barque durant la nuit,
„ & il la prit pendant que M^r de
„ Troyes suivi de son monde pre-
„ noit le Fort avec la même facilité,
„ sans nulle perte de nôtre part. Les
„ ennemis n'y perdirent de leur côté
„ que deux hommes, & il y en
„ eut deux autres avec une femme
„ qui furent blessez. Aussi-tôt on
„ mit sur la barque tous les canons
„ du premier Fort, & nous étans
„ rendus en diligence devant le 3e.
„ (où on ne nous attendoit pas)
„ il se rendit par composition, aprés
„ avoir esté criblé par six vingts
„ coups de canon en moins d'une
„ heure; on y entra tambour bat-
„ tant & enseigne déployée le pro-

pre jour de ſainte Anne, c'eſt à «
dire de la Sainte qu'on avoit priſe «
pour Patrone du voyage & de «
l'entrepriſe. Voilà, Monſeigneur, «
continuë ce Pere, les coups «
d'eſſay de nos Canadiens, ſous «
la ſage conduite du brave Mr de «
Troyes, & de Mrs de Sainte He- «
leine & d'Iberville ſes Lieutenans. «
Ces deux genereux freres ſe ſont «
merveilleuſement ſignalez; & les «
Sauvages qui ont vû ce qu'on a «
fait en ſi peu de temps & avec ſi «
peu de carnage, en ſont ſi frap- «
pez d'étonnement, qu'ils ne ceſ- «
ſeront jamais d'en parler par tout «
où ils ſe trouveront. Je n'en ay «
vû qu'un tres-petit nombre de «
diverſes Nations, dont les uns «
m'entendoient, & les autres ne «
m'entendoient pas : comme on «

„ ne leur parle qu'en paſſant, parce
„ qu'ils courent toûjours ; il n'y a
„ gueres d'apparence qu'on puiſſe
„ ſi tôt les faire Chrêtiens : il faut
„ eſperer néanmoins que Dieu par
„ ſa bonté toute-puiſſante leur
„ donnera les moyens de ſe con-
„ vertir, s'ils veulent concourir
„ avec nous à cet important ou-
„ vrage.

Ainſi finit ce zelé Miſſionaire, qui nous fait retomber inſenſiblement dans le narré des Miſſions, où les ouvriers Apoſtoliques de ſa Compagnie travaillent comme luy d'une maniere infatigable.

Outre les Miſſionaires particuliers, qui tout attachez qu'ils ſont à leur Egliſe, ne laiſſent pas de faire de temps en temps des

excursions Apostoliques dans les lieux circonvoisins, pour porter par tout le flambeau de l'Evangile, sans autre interest que celuy de la gloire de leur Maître ; il y a entr'eux quelques Superieurs Majeurs, sous le Recteur de la Maison de Quebec, qu'ils regardent comme leur Superieur universel dans toute la Nouvelle France.

Je n'ay point sceu jusques ici precisément combien d'ames de Sauvages sont sous la conduite de ces hommes Apostoliques, en réünissant ensemble toutes les brebis des divers troupeaux dont ils sont Pasteurs. Je n'ay pû sçavoir non plus à quoy peut monter à peu prés tous les ans le nombre des nouveaux Chrêtiens

qu'on baptiſe dans tous ces differens endroits; je ſçay ſeulement que dans la ſeule année 1679. dont j'ay veu un journal exact; on baptiſa prés de treize cens, tant enfans qu'adultes; & le rôle des baptiſez durant les trois années ſuivantes alloit à plus de deux mille perſonnes, dont une partie mourut aprés le Baptême, ce qui eſt un gain aſſuré pour le ciel, & une ſemence jettée dans le ſein de Dieu pour germer comme on l'eſpere au centuple ici-bas dans ſon Egliſe.

Que ſi ce nombre de Baptêmes paroît peu conſiderable à quelqu'un par rapport à la multitude des ouvriers; on le prie de faire reflexion qu'il ſeroit aiſé de l'augmenter, ſi on recevoit ſans

choix & ſans épreuve generalement tous ceux qui ſe preſentent : mais comme on uſe avec raiſon de tres-grandes précautions pour ne pas expoſer le Sacrement ; le bercail ne croît que par meſure ; & il faudroit connoître parfaitement le naturel des Sauvages, pour comprendre un peu combien chaque conquête coûte de peine & de patience pour ne laiſſer mourir ni enfant ni adulte ſans Bâptême, & pour aſſurer autant qu'on le peut la converſion de ceux qu'on baptiſe en pleine ſanté : c'eſt-là proprement la principale ſource de la ſanctification des Miſſionaires, qui ſans ſe rebuter de rien, éclairez qu'ils ſont dans les voyes de Dieu, attendent de luy ſeul le

ſuccés de leur travail, & qui s'e-ſtimeroient heureux d'acheter à grands frais une ſeule ame par les inſtructions & les ſouffrances de toute leur vie.

Les Sauvages de tant de Nations ſi differentes, ayant par conſequent des inclinations ſi oppoſées & des diſpoſitions inégales à la foy ; & la grace ſe répandant auſſi avec inégalité ſur eux, ſelon le partage qu'il plaît au S. Eſprit de faire de ſes dons; ce n'eſt pas merveille que la ferveur de ces divers peuples, quand ils ſont Chrêtiens, ſoit inegale; & qu'on y remarque divers degrez de pieté dans les diverſes Miſſions.

On peut juger de toutes les Miſſions du Canada par celle de

S. François Xavier du Sault, qui est établie à trois lieuës de Montréal, & à soixante de Quebec. Les fondemens en furent jettez il y a quelques années à la prairie de la Magdelaine, où les François ont une Eglise ; & les Sauvages qui la commencerent, ont vécu & sont morts en odeur de sainteté.

On parle encore aujourd'hui avec admiration d'une certaine Catherine Iroquoise, qui en a esté la premiere pierre fondamentale, & qui depuis son Baptême soûtint le caractere de Chrêtienne par une grande pureté de vie : il semble qu'elle ait eu quelque présentiment de sa mort ; car étant en parfaite santé, pressée par inspiration particu-

liere de Dieu, elle vint à l'Egliſe luy faire un ſacrifice de ſes braſſelets & de ſes colliers, & luy offrir ſa vie même; proteſtant qu'elle étoit prête de mourir, quand il plairoit à ſa divine Majeſté de l'appeller. Son offrande fut agreable; elle tomba malade trois jours aprés; & les huit jours que dura ſa maladie, furent pour elle une eſpece d'extaſe continuel, qui tint ſes yeux toûjours élevez au ciel juſqu'à ce qu'elle rendit l'eſprit.

On ne conſerve pas moins de reſpect pour deux autres Chrêtiennes appellées Marie Thereſe, & Marie Felicité, dont l'une étoit la mere & l'autre la fille. La premiere étoit d'une innocence Angelique, d'une fidelité con-

ſtante à tous ſes devoirs, d'une ſoif inſatiable des mortifications corporelles, d'une égalité d'eſprit inalterable, & d'une conſtance merveilleuſe au milieu des contradictions domeſtiques. La ſeconde ſuivant en toutes choſes les bons exemples de ſa mere, aprés avoir épouſé par pure obeïſſance dés l'âge de quinze ans un mary qui l'abandonna deux fois; elle ne diminua rien de ſa fidelité & de ſon amour conjugal; & labourant en ſon abſence l'hyver & l'eſté la terre pour entretenir ſa famille, ſans jamais ſe plaindre de ſes diſgraces; elle fut un parfait modelle de chaſteté, de patience, & de toutes ſortes de vertus; la moindre apparence de peché luy fai-

ſoit horreur, & Dieu récompenſa dés cette vie la pureté de ſon ame par des conſolations & des lumieres qui pouvoient paſſer pour des avant-goûts de l'autre. Un ſaint Religieux qui connoiſſoit ces deux grandes ames, les honoroit comme des ſaintes, & diſoit qu'elles meritoient l'une & l'autre de communier tous les jours.

Le nombre des Sauvages convertis s'augmentant de jour en jour, il fallut quitter la prairie de la Magdelaine, pour aller s'établir au Sault; c'eſt-là qu'on a vû dans la perſonne de Catherine Tegaſcoüita la premiere vierge Chrêtienne que la Nation Iroquoiſe ait donnée à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Elle fut attirée à

luy

luy par le miniſtere d'un fameux Capitaine des Onnéïoüs qui avoit eſté gagné luy-même d'une maniere ſurprenante ; & Dieu fait pluſieurs prodiges au tombeau de cette merveilleuſe fille.

Deux autres ont eu le bonheur & le courage de la ſuivre, en faiſant vœu de virginité à ſon imitation. Ce ſont deux Anges ſur la terre, elles vivent comme ſi elles n'avoient point de corps, & elles employent tout leur temps en travail & en exercices de pieté. Une d'elles s'etant trouvée dans une occaſion où deux Sauvages avoient entrepris de luy faire violence, elle prit un tiſon ardent, & les mit tous deux en fuite.

Les perſonnes engagées dans

le Mariage ne ſont pas moins à Dieu que les vierges: la vie commune de tous les Chrêtiens de cette Miſſion n'a rien de commun, & l'on prendroit leur village pour un veritable Monaſtere. Comme ils n'ont quitté les commoditez de leur païs que pour aſſurer leur ſalut auprés des François, on les voit tous portez à la pratique du plus parfait détachement, & ils gardent parmi eux un ſi bel ordre pour leur ſanctification, qu'il ſeroit difficile d'y ajoûter quelque choſe. Voici ſans exaggeration ce qui ſe paſſe communément parmi eux tous les jours & toutes les ſemaines, tous les mois & tous les ans.

Tous les jours.

I. Tous, excepté les enfans, ſe levent de grand matin, & chaque famille fait ſa priere dans ſa cabane.

II. Ils vont enſuite vers les cinq heures, ſans être appellez par la cloche, ſaluer le S. Sacrement à l'Egliſe, à portes ouvrantes, & entendre la Meſſe, s'il s'en dit une; cette loüable coûtume qui a commencé dés la naiſſance de la Miſſion, n'a point eſté interrompuë juſqu'à preſent, non pas même dans les froids les plus cuiſans.

III. Aprés avoir fait un tour à leur cabane pour ſe chauffer en hyver, ils retournent entendre la Meſſe, qu'on ſonne reguliere-

ment au lever du ſoleil : les plus fervens ont ſoin d'y amener ceux qui le ſont moins.

IV. A l'Introïte de la Meſſe, celui d'entre les hommes qu'ils appellent le Dogique, & qui fait l'Office de Chantre, entonne quelque Hymne ou quelque Proſe en leur langue, ſelon les diverſes ſaiſons de l'année. Dans le temps Paſchal, O *filii* ; vers la Pentecôte, *Veni Creator* ; dans l'Avent, *Conditor alme ſiderum* ; & les femmes uniſſant leur voix à celle des hommes font une harmonie aſſez agreable.

V. Ce chant eſt ſuivi de la recitation de l'Oraiſon Dominicale, de la Salutation Angelique, du Symbole des Apôtres, & de quelques actes qui diſpoſent

à bien entendre le ſaint Sacrifice.

VI. A l'élévation on chante l'Hymne du S. Sacrement, & on fait tout haut des actes d'adoration.

VII. On finit en chantant les Litanies de la ſainte Vierge, & quelques-uns demeurent encore par devotion pour dire leur chapelet.

VIII. Les grandes perſonnes ne ſont pas plutôt ſorties, que les enfans viennent prendre leur place, & les parens ont grand ſoin de les faire lever en diligence, & de les envoyer faire leur devoir. Pour lors on leur dit une ſeconde Meſſe, pendant laquelle ils chantent & prient comme à la premiere; il arrive neanmoins

quelquefois, qu'au lieu de chanter, on les fait tous répondre au Prêtre à haute voix, afin de leur apprendre ſans peine à ſervir la Meſſe.

IX. On travaille tout le temps qu'on ne prie point : ce travail conſiſte principalement à cultiver les champs, ou à faire du bois de chauffage. L'aſſiduité qu'on y voit, eſt la victoire de la vertu Chrêtienne ſur la pareſſe naturelle de ces Sauvages : comme ils s'y donnent par raiſon & par pieté, ils y ont preſque toûjours la veuë de Dieu & le deſir de luy plaire. On en voit qui ſans le ſçavoir y font une oraiſon quaſi continuelle ; & qui à l'exemple de David & des enfans de la fournaiſe invitent les arbres, les her-

bes, & toutes les creatures qui frappent leurs yeux, à loüer & à benir le Seigneur, luy offrant toutes leurs penſées, renonçant aux mauvaiſes, retranchant les inutiles, & s'attachant aux meilleures.

X. Ce n'eſt pas toûjours par neceſſité & par interêt qu'ils travaillent, c'eſt ſouvent par pure charité, pour ceux que la pauvreté ou la maladie empêchent de le faire pour eux-mêmes; alors tout le village ſe partage en trois bandes qui ont chacune leur chef, & qui diſtribuent entr'elles les champs des pauvres & des malades pour les façonner, ſans autre recompenſe que le merite d'une occupation ſi charitable; on tâche même de ne rien

diminuer de ce merite, par aucun des défauts qui pourroient ſe gliſſer dans l'action. Le chef de la bande a l'autorité de reprendre ceux qui par legereté s'échapperoient à dire quelque parole contre le prochain, ou qui par lâcheté n'employeroient pas bien ni leurs forces ni leur temps ; c'eſt luy qui tient tout ſon monde en haleine durant tout le jour, & qui veille avec un ſoin particulier à faire dire l'*Angelus* à midi.

XI. Il y en a qui frappez du ſouvenir de leurs pechez, aprés avoir défriché & enſemencé de grands eſpaces de terre, les donnent à d'autres, pour ſe tenir toûjours dans l'obligation de travailler par eſprit de penitence, & quelquefois joignant

à cette vertu un zele heroïque, ils choisissent pour donner les fruits, & même la proprieté de leurs champs, ou en tout, ou en partie, ceux de leurs compatriotes qui n'étans pas encore convertis, & qui étant prêts de retourner en leur païs, où apparemment ils ne se convertiroient jamais, peuvent être arrêtez par la grace qu'on leur fait, & dispofez par là à embrasser enfin le Christianisme.

XII. Si quelques-uns durant le jour sont obligez de repasser par le village, pour aller d'un champ à un autre, ou pour quelqu'autre raison, on en remarque qui ne manquent jamais à prendre le chemin de l'Eglise, où ils font une devote & courte priere.

XIII. L'ouvrage ne finit qu'à ſóleil couché ; pendant que les travailleurs en reviennent avec ceux de leurs enfans qu'ils ont menez au travail pour les y accoûtumer, & pour obſerver leur conduite ; les autres enfans qui ſont demeurez dans le lieu, vont à l'Egliſe prier comme le matin ; & afin que nul d'entr'eux ne s'abſente, un Sauvage zelé a le ſoin de faire la viſite des cabanes : les grandes perſonnes leur ſuccedent au ſon de la cloche ; quelques las qu'ils ſoient, on ne leur voit jamais prendre des poſtures méſeantes & commodes, non pas même dans les plus ardentes chaleurs ; ils ſont toûjours à genoux durant la priere, & il y en a même qui demeurent encore

aprés les autres pour reciter leur chapelet, s'ils ne l'ont pas dit le matin, ou pour faire quelques réflexions ſur eux-mêmes.

XIV. La priere publique qui ſe fait ainſi au retour des champs, n'empêche pas la priere particuliere qui ſe fait dans les cabanes avant le coucher. Le chef de la cabane, ou le plus âgé des enfans, ou celuy qui ſçait le mieux la methode de prier, préſide à cette ſainte action, & perſonne n'a la liberté de ſe coucher pour dormir, qu'elle ne ſoit entierement achevée.

Toutes les ſemaines.

I. Les Dimanches on ajoûte pluſieurs choſes aux pratiques de tous les jours; on y chante

une Meſſe de Paroiſſe qui commence par l'eau benite, & dont perſonne ne ſe diſpenſe, à la reſerve des enfans pour leſquels on dit enſuite une Meſſe baſſe, que deux d'entr'eux ſervent en robe rouge & en ſurplis. Il y a toûjours une exhortation en forme de Prône à la grande Meſſe aprés l'Evangile, & on entonne à la fin la priere pour le Roy ; ce qui s'obſerve auſſi à la Meſſe des enfans

II. Aprés midi les Confreres de la ſainte Famille s'aſſemblent, & on leur fait une inſtruction particuliere, qui eſt ſuivie du Catechiſme des enfans, aprés lequel il s'en fait un autre pour les grandes perſonnes, qui en ſont averties par la cloche : celui-

ci ſe fait en differentes manieres, quelquefois le Catechiſte y parle tout ſeul; d'autres fois les Sauvages y propoſent leurs difficultez dont on leur donne la reſolution, & de temps en temps ils s'y interrogent & ſe répondent les uns aux autres, ayant trouvé par experience que cette derniere maniere, dont leur ſimplicité les rend capables, les attache & les inſtruit mieux que les deux autres.

III. Les Vêpres & le Salut rempliſſent le reſte de l'apreſdînée. Il y a tous les Jeudis un Salut du S Sacrement, qui fait quitter le travail à tout le monde; c'eſt un vrai plaiſir ce jour-là & les veilles de Fêtes, de voir avec quelle ferveur ceux qui ſont

chargez de ballier l'Egliſe, s'acquitent de ce devoir.

IV. Outre cela chacun ſelon ſa devotion particuliere fait des aumônes ou des pratiques extraordinaires ; les uns le Lundi pour les ames du Purgatoire, les autres le Mercredi, le Vendredi ou le Samedi pour diverſes intentions ; & ce qu'ils ont une fois entrepris avec conſeil, ils le continuent avec fidelité.

V. S'il arrive quelquefois en été que le Miſſionaire ſoit détourné par des affaires imprévûës de faire dans l'Egliſe les exercices ordinaires de l'aprés-midi, les Sauvages s'aſſemblent aux portes des cabanes ; & quelques-uns d'entr'eux font aux autres des entretiens de pieté, pour

instruire les uns, pour préparer les autres au Baptême, & pour les édifier tous.

Tous les mois.

Les moins devots se confessent tous les mois; la plusspart au moins de quinze jours en quinze jours; les enfans mêmes s'accoûtument à cette pratique, sans qu'on les en presse; & ils se conservent par là dans une grande innocence, que plusieurs portent jusqu'au tombeau. On voit des hommes, lors qu'ils sont allez à la chasse ou à la pesche, revenir exprés de bien loin pour décharger leur conscience, quand il leur est arrivé de tomber dans quelque faute considerable, & Dieu touche souvent les plus en-

durcis par les bons exemples des autres, & par des châtimens extraordinaires qu'il leur envoye.

Tous les ans.

I. Quelques celebres que ſoient les Fêtes annuelles en France, elles le ſont encore ſans comparaiſon davantage en Canada : quatre ou cinq jours avant qu'elles arrivent on confeſſe les enfans, afin d'être libre pour les plus âgez, qui demandent plus de temps pour mieux faire leur Confeſſion & leur Communion.

II Ces jours-là on expoſe le S. Sacrement, au moins pendant toutes les Meſſes, & quelquefois juſqu'au Salut : pour lors il y en a un qui prend ſoin d'y envoyer deux perſonnes de demie heure en

en demie heure, & ceux qui ſont choiſis s'eſtiment heureux de ce choix, & ſe rendent ponctuellement au temps qui leur eſt marqué.

III. Ils deſirent auſſi qu'on les avertiſſe quelques jours avant les Fêtes principales de Nôtre Seigneur, de la ſainte Vierge & de quelques Saints, ſur tout de ceux de la Compagnie de Jeſus, auſquels ils rendent un culte particulier, par reconnoiſſance des biens qu'ils reçoivent tous les jours par les Peres de cette ſainte Compagnie. Ces avertiſſemens leur ſervent à ſe préparer à ces grands jours par un redoublement d'œuvres de charité & de prieres plus ferventes.

IV. L'hyver en battant leur

bled & leurs féves, ils y trouvent la part des pauvres & celle de Dieu ; ils diſtribuent l'une dans leurs cabanes, & ils portent l'autre au pied de l'Autel.

V. Le printemps, qui eſt la ſaiſon de la ſemence, ils apportent leur grain à l'Egliſe pour le faire benir avant que de le ſemer; & lorſque ce grain eſt jetté en terre, ils prient le Miſſionaire de venir benir le champ.

VI. L'eté & l'automne ils viennent avec une humilité égale à leur foi, offrir à Dieu les prémices de leurs fruits & de leurs moiſſons, & les poſer ſur l'Autel en cachette, dans les temps où ils eſperent qu'ils ne ſeront vûs de perſonne. On voit de jeunes enfans, qui tenans des fruits

nouveaux à la main, prêts à les manger, ſacrifient de leur propre mouvement leur petit plaiſir, pour imiter leurs parens; & l'on ne peut voir ces coups d'eſſay de l'enfance, ſans en être tout attendri.

VII. On n'y voit preſque jamais perſonne triſte, ils conſervent toûjours une merveilleuſe égalité d'eſprit dans leurs afflictions domeſtiques & dans les calamitez communes; ceux qui étoient autrefois les plus à leur aiſe dans leur païs ne veulent pas qu'on les plaigne, quand on les voit à preſent dans la diſette; ils ſe rient agreablement de la compaſſion qu'on leur témoigne; Quoy, diſent-ils à ceux qui entreprennent de les conſoler,

vous vous affligez de nôtre état, & nous n'en ſommes pas touchez nous-mêmes; non, nous ne ſommes pas venus ici pour être dans l'abondance, mais pour y profeſſer librement le Chriſtianiſme; tant que nous aurons ce bien, il nous dédommagera luy ſeul de la privation de tous les autres, & quelque miſere que nous paroiſſions avoir d'ailleurs, nous ſerons toûjours vraiment heureux.

On ſçait combien ils ſont touchez naturellement de la mort de leurs enfans; on les a vûs néanmoins les perdre preſque tous en peu de temps par une mortalité generale, & en témoigner de la joye: on leur entendoit dire pour lors, ils ſont bien-

heureux, ils ne sont plus exposez comme nous à perdre la foy. Le peril de cette perte les effraye incomparablement plus que tous les autres ensemble; ils comptent les maladies pour rien, ils ne demandent point de guerir, mais plutôt de souffrir & de mourir, pourvû qu'ils conservent la grace.

Il mourut parmi eux il y a quelques années un homme de quarante-huit ans, dont le grand regret à la mort, étoit de n'avoir pas assez souffert pendant sa vie, pour expier les lachetez & les tiédeurs qu'il croyoit devoir se reprocher. Il en est mort un autre en 1686. dans la trentiéme année de son âge, attaqué au visage d'un cancer, qui faisoit

horreur à tout le monde : tandis qu'il s'appercevoit que sa difformité & sa mauvaise odeur le rendoient insupportable aux autres, il se souffroit luy-même avec une patience & une gayeté surprenante : il pria le Pere qui avoit soin de luy, de demander instamment à Dieu, qu'il luy prolongeât la vie, pour prolonger son humiliation & sa souffrance : ma joye, disoit-il, sera parfaite, quand tout mon corps sera rongé, & qu'il tombera par morceaux ; vous autres robes noires (c'est ainsi qu'ils appellent les Missionaires) qui avez du crédit auprés de Dieu, employez-le tout entier pour m'obtenir au moins trois ans de maladie, par l'intercession de saint Joseph

mon Patron : que je feray obligé à ce grand Saint, s'il me ménage cette faveur auprés de la divine bonté, & qu'elles actions de graces ne luy rendray-je point dans le ciel, quand mon Juge m'aura fait misericorde ? Nôtre Seigneur luy laissa le merite de son désir, sans luy en accorder l'accomplissement ; il ne souffrit que durant huit mois ; & sa femme qui n'avoit que vingt-deux ans, le servit en cet état jusqu'à la mort avec une constance, qui n'étoit pas moins admirable que celle de son mari.

Vers la fin de la même année la Mission perdit un des plus braves hommes qui fussent parmi les Agniez. Comme sa femme étoit fort infirme, il luy repetoit sou-

vent avec une grande foy; Que tu es heureuſe, & que je te porte envie de vivre dans une langueur preſque continuelle ; je crains bien pour moy que la forte ſanté dont je joüis, ne me retienne long-temps en Purgatoire : il n'avoit jamais eſté malade, & la maladie qui l'emporta ne dura que dix jours, mais dans ce peu de temps, il ſouffrit des douleurs ſi violentes & ſi continuelles, qu'à peine pouvoit-il reſpirer quelques momens : dans le fort de ſon mal, il diſoit & rediſoit ſans ceſſe; O mon Dieu, vous me traittez en ami ! c'eſt maintenant qu'il paroît que vous m'aimez, puiſque vous m'avez enfin accordé ce que j'ay deſiré tant de fois : je ſouffriray tant

qu'il vous plaira, & je mourray bien volontiers, afin que la mort finisse en moy le peché, & commence l'exercice d'un amour qui ne finira jamais. Il receut tous ses Sacremens avec une extrême consolation; il pria par humilité, que sans mettre son corps dans une bierre on le jettât dans la fosse; & aprés avoir tendrement recommandé à sa femme & à sa belle-sœur, de s'entr'aimer toûjours comme sœurs & comme Chrêtiennes, il expira dans une profonde paix, en prononçant les sacrez noms de Jesus & de Marie. Sa veuve est une vertueuse femme âgée de vingt-neuf ans, qui depuis sept années travaille sans relâche à sa perfection, & qui une heure aprés

les funerailles de ſon mari ſe coupa les cheveux, non pas pour marquer plus ſenſiblement ſon affliction, mais pour ſe dévoüer déſormais plus parfaitement à Dieu, en renonçant tout à fait au monde, & en gardant la continence.

On ne peut douter que tous ces exemples ne montrent évidemment combien ces bons Sauvages eſtiment la croix : tous à la verité ne s'élevent pas juſques à un degré ſi heroïque d'amour pour les ſouffrances dans leurs maux ; mais ils y ſont communément fort réſignez & fort tranquiles; languiſſans qu'ils ſont pour lors ſur leurs nattes, comme des Jobs ſur un fumier ; ſi on leur promet une Communion, ils repren-

nent des forces pour ſe traîner à l'Egliſe, & on les voit mourir enſuite pour la pluſpart en prédeſtinez. Recompenſe ſenſible que Dieu leur accorde ſans doute, en conſideration de la fermeté avec laquelle ils ont tenu bon pluſieurs fois contre les attaques de certains Heretiques qui les les ont voulu détacher de la religion Catholique, & en vûë du zele qui les a ſouvent portez à entreprendre des voyages dans leur païs, pour en attirer la jeuneſſe au Chriſtianiſme.

En effet il y en a qui aprés avoir eſté en hyver commencer leur chaſſe par les bêtes dans les forêts, pour ſe mettre en état de vivre & de payer leurs dettes, vont la terminer par les hommes

dans des cabanes Iroquoiſes pour gagner à Dieu des ames : ils portent là des images de la vie de Nôtre Seigneur & quelques autres, qu'ils expliquent adroitement à ceux qui paroiſſent mieux diſpoſez à les écouter, & ils gagnent preſque toûjours quelques jeunes guerriers, qui ſont ordinairement plus favorables aux Chrêtiens que les vieillards. Comme ils ſont touchez eux-mêmes les premiers de ces images & des petits livres qui en donnent l'explication, ils portent ces livres avec eux dans les bois, ils ſe les font lire quand ils en ont le loiſir & l'occaſion, & s'animent ainſi à exercer ſur leur propre ame le zele qu'ils deſirent étendre ſur celles qui ſont en-

core dans les tenebres.

Leurs Capitaines n'omettent rien pour entretenir en eux ces genereux ſentimens ; ils autoriſent le bien, ils puniſſent le mal, & ils reprennent hardiment en public les jeunes gens qui ſe licentient. Si quelqu'un par malheur s'enyvre, pour peu qu'il luy reſte encore de connoiſſance, il n'oſe paroître en cet état. Il en parut un il y a quelque temps qui étoit tombé en cet excés, les Capitaines & les anciens le firent arrêter ſur le champ, & lors qu'il fut revenu à luy, ils le chaſſerent honteuſement du village, avec défenſe d'y revenir. Ils étendent même ce deſir d'empêcher le mal, juſqu'à Montréal, dans le temps

que les Outaoüaks y viennent chaque année pour le commerce. On nomme dans la Miſſion du Sault quelques-uns des plus fervens Chrêtiens, pour aller ſoûtenir ces paſſagers, contre les occaſions qu'ils ont de ſe laiſſer aller avec excés à la boiſſon; & ces zelez ſurveillans mélant la fermeté à la douceur, s'acquitent avec ſuccés de l'importante commiſſion dont ils ont eſté chargez par les Capitaines.

Ceux-ci pour ne rien négliger des devoirs de la charité, pourvoyent autant qu'ils le peuvent, à tous les beſoins corporels & ſpirituels de leurs inferieurs, ils viſitent les malades, ils encouragent les foibles, ils ſoûtiennent les forts, ils ſont

les premiers à porter ſur leurs épaules du bois aux pauvres, à faire leurs cabanes de leurs propres mains, & à travailler pour eux dans les champs. Au reſte dans toutes les aſſemblées qu'ils tiennent pour leurs conſeils, ils ne manquent point d'ouvrir le diſcours par quelques paroles de pieté, afin d'attirer la benediction de Dieu ſur leurs deſſeins & leurs entrepriſes : & ils ſont ſi fort les ennemis déclarez non ſeulement des grands deſordres, mais même de la lâcheté dans la vertu ; que ceux de leurs gens qui vivent en demi-Chrêtiens, ne peuvent demeurer long-temps dans une habitation ſi ſainte ; d'où il arrive quelquefois que prenant le parti de renoncer à

la foy ; ils se separent malheureusement de leurs freres, & vont chercher dans leur païs, comme on l'a vû à l'égard de quelques-uns avec douleur, des châtimens temporels, qui sont les tristes préludes des punitions éternelles.

Avant qu'ils eussent embrassé la foy, c'étoit leur usage d'enterrer leurs morts avec leurs plus beaux habits, & tout ce qu'ils laissoient de plus précieux ; parce que leur aveuglement leur persuadoit qu'il falloit faire passer les morts en l'autre monde avec les mêmes marques de richesse & de distinction, qu'ils avoient euës en celui-ci, pour ne pas les exposer à être confondus & méprisez avec les autres miserables.

Mais

Mais à preſent qu'ils ont receu la lumiere de l'Evangile, & qu'ils ont appris à eſtimer la pauvreté & l'humilité de Jeſus-Chriſt, plus que toute l'opulence & toutes les grandeurs du monde, ils ſe font un vray plaiſir d'enſevelir les corps aprés leur mort, dans ce qu'il y a de plus vil & de plus pauvre dans leurs cabanes, donnant le meilleur par aumône à ceux qui en ont beſoin, afin de les exciter à prier Dieu pour le repos des ames. La ſepulture ſe fait comme en France, on y obſerve toutes les ceremonies de l'Egliſe; les amis & les parens s'y trouvent, & enſuite étant aſſemblez dans quelque cabane, le plus ancien, ou le Dogique, c'eſt à dire le Maître de la priere

& du chant, fait un petit discours, qui à la verité n'est pas fort étudié, ni fort poli, mais qui est pour l'ordinaire touchant, patétique, & capable par sa simplicité de faire rentrer tous les assistans en eux-mêmes.

Dieu, qui se plaît à éprouver ses plus fidelles serviteurs par les endroits les plus sensibles, affligea ceux-ci par le renversement subit de leur Chapelle, au mois d'Aoust de l'année 1683. Ce petit édifice de soixante pieds de long, l'un des plus jolis qui fût autour de Montréal, fut abbatu en un moment par le plus furieux coup de vent qu'on eût vû jusques alors en Canada : mais celuy dont la Providence avoit ordonné cet évenement, sembla

ne l'avoir permis que pour faire éclater la vertu de ces bons Chrêtiens, & ſa protection ſur leurs Miſſionaires. De trois Peres Jeſuites qui étoient enſemble dans ce lieu Saint, lors qu'il tomba, & qui devoient être écraſez tous par ſa chûte, il y en eut deux qui en furent quittes pour une épaule démiſe, & pour une legere contuſion; & le troiſiéme ne receut pas le moindre mal, quoy que les deux petites cloches tombaſſent à ſes pieds; les habitans accoururent auſſi-tôt, & autant qu'ils eurent de joye de la conſervation comme miraculeuſe de leurs Paſteurs, autant reſſentirent-ils de douleur de l'état où ils trouverent la maiſon de Dieu. Jamais les Iſraëlites ne

pleurerent plus amerement sur les ruines de leur Temple, que ces bons Sauvages sur le débris de leur Eglise : C'est nous, disoient-ils, avec des sentimens les plus humbles d'une vive componction, c'est nous qui avons attiré par nos pechez la colere de Jesus sur nos têtes : nous profanions sa sainte Maison, c'est avec justice qu'il l'a détruite ; heureux, si aprés ce terrible avertissement nous cessons enfin de l'offenser. Le plus ancien & le plus fervent de leurs Capitaines, qui venoit d'achever une cabane d'écorces pour se loger, l'offrit sur le champ à tout le village, pour servir de Chapelle, en attendant qu'on pût en rebâtir une : son offre fut agreablement

receuë, & il regarda comme un bonheur incomparable, d'avoir esté choisi pour recevoir chez luy la Personne adorable de Jesus-Christ, dans le tres-saint Sacrement de nos Autels.

Outre l'édification qu'ils donnent tous aux François dans cette habitation, ils leur sont encore d'une grande utilité pour conserver la paix dans la Colonie: l'affection qui les y retient, à cause de la liberté qu'ils ont d'y servir Dieu, leur sert aussi de lien pour les attacher en même-temps à nos interêts. C'est par leur consideration que les Iroquois poussez à nous faire la guerre, ont suspendu long-temps l'execution de leur dessein. On sçait que les Agniez qui ont grand nombre

de parens au Sault, avoient déclaré hautement qu'ils ne pouvoient consentir à cette guerre, sans tirer auparavant leurs enfans & leurs neveux du païs des François; & c'est ce qu'ils n'ont pû faire jusqu'à present, parce que nos chers Sauvages Chrêtiens n'ont pû se resoudre à hazarder leur salut en nous quittant: ils ont porté même bien plus loin leur zele & leur amitié; car du temps que Mr de la Barre étoit Gouverneur du Canada, ils luy offrirent cent cinquante de leurs meilleurs hommes pour marcher quand il luy plairoit, avec les troupes Françoises, contre leur propre Nation, si elle rompoit la paix avec la France. On a vû l'année derniere 1687. que cette

proposition n'étoit pas une pure honnêteté, ni un compliment fait en l'air; ils se sont joints au corps d'armée de Mr le Marquis de Denonville, pour aller attaquer leurs compatriotes jusques dans le cœur de leur païs, & ils ont donné par leur conduite un témoignage certain de la fidelité & de l'attachement qu'ils ont pour leur Religion & pour leurs alliez.

Je fus les visiter pour la premiere fois le vingt & uniéme de Septembre de l'année 1685. jour auquel tombe la Fête de l'Apôtre & Evangeliste S. Matthieu. Quoi qu'ils fussent pour lors peu de monde, à cause du départ de la jeunesse, qui étoit allée à la chasse de l'automne; la pieté que je vis dans ceux qui étoient

reſtez, ſurpaſſa de beaucoup l'idée que j'en avois conceuë par les rapports qu'on m'en avoit faits: je fis avancer le Salut pour avoir la conſolation de leur donner moy-même la benediction du S. Sacrement, comme je l'ay pratiqué ailleurs dans la viſite des Miſſions; & avant que de les quitter, les Capitaines qui n'étoient pas encore partis pour la chaſſe, m'ayant prié d'entrer dans une cabane, le premier d'entr'eux qui étoit le plus ancien Chrêtien, me harangua ſur le champ & me dit, que leur joye auroit eſté parfaite, ſi je fuſſe venu dans un temps où on eût pû me rendre les honneurs qu'il ſembloit que j'avois voulu fuir par humilité; que le Roy leur

avoit fait un grand present en leur envoyant de si loin par une bonté particuliere un si bon Prélat & un si puissant appuy, & qu'ils me seroient éternellement obligez, si par mes soins je leur obtenois de sa Majesté un redoublement de protection, pour lever parmi eux tous les obstacles qui pouvoient les empêcher d'être de parfaits Chrêtiens.

Je leur répondis que j'avois pour eux de vrais sentimens d'estime & de tendresse, & que je serois toûjours prêt à les servir en toutes choses : mais principalement en ce qui regarderoit l'avancement de la Religion ; & je les assuray qu'ils ne pouvoient faire un plus grand plaisir au

Roy, que de compter sur sa pieté Royale & sur son autorité souveraine pour affermir la foy parmi eux, & pour y maintenir le bon ordre.

Je leur rendis une seconde visite trois semaines aprés, avec Mr le Gouverneur de Canada, qui pour éviter la ceremonie, voulut les surprendre : mais ce sage & vertueux Gouverneur y étant retourné le jour de saint Pierre de l'année 1686. il y fut receu comme sa dignité le demandoit.

Mr le Chevalier de Callieres Gouverneur de Montréal, donna ordre que tous les soldats François qui étoient à la prairie de la Magdelaine fussent au devant de luy sous les armes. Les

Sauvages du Sault y furent aussi avec leurs Capitaines à la tête: dés qu'il fut sorti de son canot, on fit une décharge generale du canon & de la mousqueterie, & on entendoit dire tout bas aux Sauvages, pour marquer le cas qu'ils faisoient de sa personne; O c'est un homme que ce Gouverneur, nous avons en luy un excellent Maître. Toute cette soldatesque le conduisit d'abord à l'Eglise, & ensuite dans une cabane que les Sauvages avoient parée à leur maniere, de feüillage & de couvertures de ratine, il y trouva tout le monde placé qui l'attendoit, & il dit par la bouche d'un Missionaire Jesuite, qui luy servoit d'interprete, à peu prés les paroles qui suivent,

qu'on a recüeillies le mieux qu'on a pû.

Il y a long-temps, mes enfans, que je souhaitois faire ce que je fais aujourd'hui, & venir dans vôtre fort me réjoüir avec vous du bonheur que vous avez d'être de parfaits Chrêtiens : j'avois oüi dire dés la France que vous aviez fait des progrés considerables dans la plus solide & la plus haute pieté ; que de vivre dans l'innocence & dans les bonnes œuvres, de passer plusieurs heures devant le S. Sacrement en prieres, d'entendre deux & trois Messes de suite les jours ouvriers, de vous dépoüiller vous-mêmes pour revêtir les pauvres; de vous ôter pour ainsi dire le morceau de la bouche pour le leur donner;

de frequenter les Sacremens avec ferveur , & d'exercer ſans ceſſe les actions les plus heroïques de la mortification & de la charité, ne paſſoit parmi vous que pour la vie commune & ordinaire d'un Chrêtien : je ſuis ravi preſentement de voir de mes propres yeux que tout ce qu'on m'a dit de vous eſt au deſſous de ce qui en eſt ; vous ne pouvez trop eſtimer & reconnoître la grace que Dieu vous a faite, & j'employeray tres-volontiers tout ce qui dépendra de moy , pour vous faire trouver ici le repos & la liberté que vôtre zele pour la foy vous a fait chercher parmi nous.

Au reſte quand on eſt fidelle à Dieu , on l'eſt neceſſairement à ſon Prince ; c'eſt ce qui vous

diſtingue avec éclat des autres Sauvages qui ſont encore infidelles : on m'a informé de ce que vous avez déja fait pour témoigner vôtre fidelité envers la France, & je ne puis vous en donner aſſez de loüange ; le grand Roy, de la part de qui je vous parle en a paru ſatisfait, & il m'envoye en ce païs pour vous ſervir de Pere & de Protecteur: je ſuis reſolu de remplir ces deux qualitez au peril même de ma vie, aſſurez-vous, mes chers enfans, que j'auray pour vous une tendreſſe & une ſollicitude paternelle, tant que vous aurez pour moy une affection & une obeïſſance filiale

Vous n'ignorez pas les mauvais deſſeins du Sonnontoüan,

auriez-vous oublié avec quelle insolence il parla il y a deux ans, & quels actes d'hostilité il a faits depuis? C'est un traître, dont il faut se défier; mettez vôtre fort en état de le recevoir sans rien craindre, je vous envoyeray de bons pierriers pour défendre vos quatre bastions, & pour repousser ce cruel ennemi, s'il ose venir vous attaquer.

La conduite des Iroquois n'a esté jusqu'à present que surprise & que perfidie; tenez-vous donc sur vos gardes, envoyez à la découverte de tous côtez, donnez-moy avis de tout ce que vous pourrez apprendre, je me repose sur vôtre vigilance & sur vôtre sincerité, & je vous regarde comme les gardiens & les défenseurs

de la Colonie Françoiſe.

Dés qu'il eut fini, les Capitaines charmez de la maniere obligeante dont il venoit de leur parler, luy en rendirent de tres-humbles actions de graces, luy promirent d'executer ponctuellement tous ſes ordres, & luy firent de nouvelles proteſtations d'une fidelité inviolable : aprés quoi M^{r} le Gouverneur rentra dans l'Egliſe où l'on donna la benediction du S. Sacrement à toute l'aſſemblée, comme pour mettre le ſceau à ce qu'on venoit de faire, & on le reconduiſit à ſon canot avec les mêmes ceremonies qu'on avoit obſervées à ſon entrée.

Au reſte tout ce que j'ay dit de la maniere de vivre des Sauvages

vages convertis dans cette Miſſion, n'eſt point une deſcription faite à plaiſir, c'eſt un recit ſincere de ſon veritable état : les François de la Prairie, qui comme on l'a déja dit, en ſont tout proches, ſont ſi charmez de ce qu'ils y voyent, qu'ils y viennent quelquefois joindre leurs prieres à celles de ces bons Chrêtiens, & ranimer leur devotion à la vûë de la ferveur qu'ils admirent dans des gens qui étoient autrefois barbares.

La Miſſion de Lorette n'eſt pas moins fervente que celle de S. Xavier du Sault : elle s'appelle ainſi, parce que la Chapelle eſt bâtie de brique, ſur le modelle de celle qui eſt à Lorette en Italie. Les Hurons & les Iroquois

qui ſe ſont joints à eux en cet endroit, ont une devotion ſi tendre envers la ſainte Vierge, qu'ils veulent tous mourir auprés de ſa ſainte maiſon, & quelque invitation qu'on ait fait ſouvent à pluſieurs d'aller s'établir ailleurs, on n'a jamais pû les y reſoudre. Les François qui viennent de fort loin & en grand nombre en ce lieu de pelerinage, & pour y faire leurs devotions, & pour y demander à Dieu des graces ſpirituelles & corporelles par l'interceſſion de Nôtre-Dame, ont tant de confiance en la ſainteté des Sauvages, qu'ils les chargent de faire pour eux des neuvaines, & ils ont l'experience que Dieu les exauce volontiers. La Chapelle eſt quaſi toûjours remplie de ces

bons Chrêtiens ; & quand ils ſont retournez dans leurs cabanes, ils y ſont preſque comme dans des Egliſes ; ils y parlent de Dieu, ils y chantent des Cantiques, ils y recitent leur Chapelet ou d'autres prieres, & ils s'entr'animent les uns les autres à l'exercice de toutes ſortes de bonnes œuvres. La charité eſt parmi eux en un ſouverain degré ; comme ils préviennent les beſoins des pauvres, on ne voit perſonne qui mendie ; & c'eſt à preſent une de leurs pratiques les plus ordinaires de ſatisfaire à Dieu pour leurs pechez, en rendant quelques ſervices penibles à ceux qui ſont dans l'indigence, ou à ceux qu'ils croyent avoir offenſez. Ils vont leur chercher du bois & le

leur apportent ſur leur dos ; ils les aident à ſemer ou à recüeillir leurs grains ; & ils leurs diſtribuent leurs propres proviſions, juſqu'à s'expoſer eux-mêmes à manquer de toutes choſes.

Le zele qu'ils ont pour le ſalut des ames eſt incroyable, on a veu des femmes entreprendre de longs voyages pour aller annoncer Jeſus-Chriſt en leur païs, & en ramener avec elles un bon nombre de leurs parens qu'elles avoient gagnez par leurs devotes & puiſſantes exhortations. Ces mêmes femmes ont eu le courage en paſſant par la Nouvelle Hollande, d'eſſuyer les railleries des Heretiques, & de les citer au jugement de Dieu, pour connoître un jour la verité de la Religion Chrêtienne.

Sillery eſt le dernier établiſſement qu'on ait fait pour les Sauvages convertis, & il n'eſt éloigné de Quebec que d'une lieuë & demie, c'eſt proprement le païs des Algonquins qui faiſoient autresfois une tres-floriſſante Miſſion: mais s'étans rendus indignes des graces qu'ils avoient receuës; Dieu a ſubſtitué depuis peu d'années les Abnakis en leur place. Ces peuples ſont limitrophes de l'Acadie & de la Nouvelle Angleterre, ſur le bord de la mer, à ſoixante lieuës de Quebec; les fâcheuſes affaires qu'ils avoient euës avec les Anglois, les obligerent à ſe refugier auprés des François; on les receut volontiers à Sillery, où ils furent adoptez par les Algonquins qui

reſtoient en petit nombre ; les uns étant morts par l'excés de la boiſſon, & les autres s'étans retirez dans les bois, où ils vivent dans un déſordre pitoyable. Les premiers Abnakis qui receurent le Baptême furent ſi touchez des veritez de la foy, que ne pouvant ſouffrir que leurs parens qui demeuroient infidelles fuſſent ſeparez d'eux durant toute l'éternité, ils ſe reſolurent d'aller ſans délay travailler à leur converſion. Pluſieurs retournerent exprés en Acadie, & ils revinrent les uns avec leurs peres & leurs meres, les autres avec leurs freres & leurs ſœurs, les autres enfin avec leurs parens & leurs amis, & ils prirent tant de ſoin de les inſtruire en chemin, qu'à leur retour le Miſ-

ſionaire les trouva preſque entierement diſpoſez à recevoir le Baptême : leur ferveur croît de jour en jour avec leur nombre ; un d'entre eux pour ſoulager le Miſſionaire qui ne pouvoit ſuffire à tout, s'eſt chargé de l'inſtruction des jeunes garçons, & une vertueuſe femme a pris le même ſoin des filles. Il y en a pluſieurs que le zele unit pour empêcher les débauches de leurs compatriotes, qu'ils accompagnent à ce deſſein par tout où ils vont, afin de les soûtenir dans les occaſions où ils ſuccomberoient à la tentation de boire avec excés s'ils étoient ſeuls.

Outre les prieres du Soir & du Matin qu'on fait en commun dans l'Egliſe, & qui durent en-

viron demie-heure, ils entendent volontiers une & deux Messes; il n'y a gueres d'heures dans la journée, où quelques-uns ne soient devant le saint Sacrement pendant un temps considerable; & quand on les voit prier, ils paroissent si enflâmez & si immobiles, qu'il seroit difficile de paroître dans ce saint exercice avec un air plus profondément appliqué, plus doucement recüeilli, & plus sensiblement touché; leur chant même a je ne sçay quoy de plus devot & de plus tendre que celuy de tous les autres Sauvages, & il est aisé de voir par tous les dehors de leurs exercices spirituels que Dieu a pris une entiere possession du fonds de leurs cœurs.

Dans le dernier Jubilé ils firent des aumônes avec tant de profusion eu égard à leurs facultez, que le Missionaire fut obligé d'en moderer l'excés ; à cela ils joignent une humilité sincere, un amour extraordinaire pour les croix & les souffrances, une patience à l'épreuve dans les maladies, un grand support des defauts & des mauvaises humeurs du prochain, & sur tout un genereux oubli des injures, & des mauvais traitemens qu'on leur peut faire ; c'est particulierement en cela qu'ils mettent leur vertu ; & non contens de se santifier eux-mêmes, ils brûlent d'un saint désir de contribuer au salut des autres ; & s'il arrive qu'en voulant les retirer du désordre, ils s'at-

tirent des reproches & des coups, bien loin de ſe fâcher, ils s'eſtiment vraiment heureux d'avoir occaſion de ſacrifier à Dieu leurs propres reſſentimens pour ſauver l'ame de leurs freres. Un d'entr'eux ayant voulu empêcher un autre de boire exceſſivement receut pour récompenſe de ſa charité un furieux coup de bâton ſur la tête. Ce coup ne le ſurprit, ni ne l'émut ; il ſouffrit ſans dire un ſeul mot ; & racontant le fait au Miſſionaire, il luy dit ; Je te promets que puis que JESUS deſire que je pardonne, je le feray de tout mon cœur, & je ne témoigneray jamais à celuy qui m'a frappé, le moindre reſſentiment.

Les Miſſions des OUTAOÜAKS ne donnent pas moins de conſo-

lation que les précedentes, on ne sçauroit croire combien ceux de cette nation sont tendres pour nos mysteres. Ils aiment qu'on les leur represente d'une maniere sensible ; sur tout ils prennent grand plaisir de voir à la Fête de Noël quelque representation de la naissance de JESUS CHRIST. On les a veus venir en foule luy rendre leurs hommages dans une Chapelle de François qui avoient eu soin d'y exposer une Créche. Les Hurons ayant dans la leur une image en cire de JESUS enfant la porterent en procession, avec toute la pompe qu'ils purent dans celle des KISKAKONS au commencement des Fêtes, & ceux-ci pour ne pas se laisser vaincre reporterent huit jours aprés avec plu-

ſieurs étendarts & chants d'allegreſſes cette même image dans le lieu d'où on la leur avoit apportée, & le chef de la Nation finit toute la ceremonie par une eſpece de harangue en l'honneur du Fils de Dieu, à laquelle les Hurons répondirent par divers Cantiques en leur langue, en Algonkin, & en François.

Ce n'eſt pas que parmi-eux il n'y ait encore des Infidelles qui honorent la lune & le ſoleil, mais ils ne le font qu'en cachette, & on eſpere que bien-toſt ils ne le feront plus du tout; car ils ont déja tant de reſpect pour nôtre ſainte Religion, pour ceux qui la leur annoncent, & pour les lieux ſaints, qu'êtant arrivé à un homme du village de jetter

une pierre dans les fenêtres de l'Eglise ; les anciens aprés avoir tenu conseil enjoignirent à la jeunesse de respecter desormais la maison du Seigneur, & les personnes qui venoient de sa part leur donner de l'esprit (c'est à dire leur ouvrir les yeux sur les veritez éternelles) & ils furent eux-mêmes à l'Eglise faire réparation de cette injure.

Dans une course de plus de deux cens lieuës que fit un Missionaire il y a quelques années sur le Lac Huron, pour reconnoître l'état où étoient plusieurs petites Nations qui sont sur les côtes de ce Lac, & pour les confirmer dans la Foy, il les trouva faisant la Fête de leurs morts à leur maniere sauvage, sans y mêler nean-

moins nulle de leurs anciennes ſuperſtitions, il vit avec conſolation qu'ils addreſſoient leurs Cantiques à Dieu, & non pas au ſoleil, comme ils le pratiquoient autrefois, lors que paſſant d'un lieu à un autre, ils portoient avec eux les os de tous leurs parens décedez pour les enterrer enſemble. Ils eſtoient donc occupez à cette ceremonie, quand le Miſſionaire arriva: dés qu'ils le virent, ils furent ravis, & dreſſant auſſi-tôt une Chapelle d'écorces, ils luy dirent qu'il étoit vray que l'eau de vie les avoit preſque perdus en leur faiſant entierement oublier les inſtructions qu'ils avoient receuës, mais qu'ayant enſuite horreur de leur déſordre, Dieu leur avoit fait la grace de

renvoyer juſqu'à deux fois deux canots de cette boiſſon enyvrante qu'on leur apportoit, & ils ajoûterent que pluſieurs d'entre eux pour éviter l'occaſion de l'yvrognerie avoient eu le courage de quitter leur propre païs: il eſt aiſé de juger combien ce Pere fut conſolé de les voir dans de ſi bonnes diſpoſitions, il les inſtruiſit de nouveau, & aprés leur avoir adminiſtré les Sacremens en ce lieu-là, il fut rendre de pareils ſervices à quelques autres ailleurs où les chefs à la tête de la jeuneſſe, qu'ils animoient par leurs paroles & par leur exemple, le receurent avec de grandes démonſtrations de reconnoiſſance.

Un autre aprés avoir baptiſé en un an cent cinquante ames

dans une ſeule habitation, craignant que la maladie qui déſoloit les Oumaloumineks, ne les expoſât à ſe replonger dans leurs ſuperſtitions par le deſir exceſſif qu'ils ont de la ſanté, tout malade qu'il étoit luy-même, il ſe fit porter chez eux, & leur inſpirant de la patience par la ſienne, il les retint dans leur devoir.

Le Pere Alloüez ſi connu dans les anciennes relations du Canada ne perdant rien de ſon zele dans les infirmitez de ſon âge, cet homme dis-je qui a un talent extraordinaire pour ſe faire aimer & craindre de tous les Sauvages dont il ne peut ſe ſeparer ſans les mettre en larmes; s'étant appliqué particulierement aux

Miamis & aux Ilinois, les délivra d'abord de certaines observances superstitieuses, & de quelques jeûnes excessifs que les vieillards faisoient observer par force à la jeunesse sous le prétexte religieux de luy faire connoître par des songes en dormant, à quoy étoit attachée leur heureuse destinée : ensuite il se reduisit à garder avec eux une rigoureuse abstinence dans les bois, où il les suivit durant tout l'hyver. A peine y trouvoit-on quelques méchantes racines, que les femmes cherchoient dans la terre, & qui ne pouvoient suffire à tout le monde. La disette & la faim ne luy firent rien perdre de son assiduité à les instruire, en marchant avec des fatigues conti-

nuelles dans des prez, des marêts, & des vallons inondez, ſeparez les uns des autres par de petites éminences de beaux bois & de terre ſeiche : il s'eſt vû obligé de paſſer en un ſeul jour onze & douze de ces marêts qui n'en faiſoient quaſi qu'un bien long & bien ennuyeux. Le froid qui dans ce païs-là eſt aſſez cuiſant pour ſe faire ſentir, n'étant pas aſſez fort pour glacer entierement les eaux, on enfonçoit ſouvent juſqu'aux genoux ; cependant il falloit toûjours gagnerc hemin pour trouver de nouveaux vivres, & dans le temps de la marche, nôtre Paſteur Evangelique tout blanc de vieilleſſe, s'accommodoit aux pas de ces brebis égarées, il s'approchoit tantôt de

l'un & tantôt de l'autre; quelquefois aussi un petit nombre de gens s'assembloit autour de luy pour l'écouter, nonobstant les gros fardeaux dont la plusspart étoient chargez; & plusieurs gagnez par la charité qu'il leur témoignoit en venant de si loin travailler avec tant de peine à leur salut, se laissoient persuader de la verité de la Religion Chrêtienne.

Plusieurs Chaoüanons que la guerre des Iroquois avoit fait deserter leur païs assez éloigné du côté du Sud, & qui s'étoient joints pour lors aux Miamis, furent vivement touchez de ce spectacle; & ils ne pouvoient se lasser de dire que ce Pere étoit bien un autre homme que certains Europeans de leur connois-

ſance, qui ne leur avoient jamais fait la grace & l'amitié de les inſtruire. Apparemment ces Europeans ſont les Hollandois, qui comme l'on ſçait, n'ont nul zele pour la converſion des infidelles, en quelque païs qu'ils les trouvent, & encore moins pour les Sauvages de l'Amerique, qu'ils regardent comme des bêtes pour qui le Paradis n'eſt pas fait.

Le même Pere n'a pas eu moins de ſoin des Ilinois ; il ſceut qu'ils avoient reſolu de tuer le premier François qui viendroit chez eux, il y fut, & il leur dît qu'il étoit informé de leur deſſein, mais que le deſir de les ſauver l'avoit emporté ſur la crainte de mourir, & qu'ils pouvoient faire de luy ce qu'il leur plairoit, pourveu

qu'il eût le bonheur de leur faire connoître Dieu, en qui il avoit mis sa confiance. Cette declaration les desarma; C'est maintenant, luy dirent-ils, que nous connoissons que tu nous aimes & que tu es nôtre vrai Pere, fais toy-même tout ce que tu voudras de nous. Il ne manqua pas la conjoncture, il fit sur le champ une Chapelle de joncs, où ces pauvres gens accoururent en si grand nombre que ne pouvant y tenir tous, ceux qui demeurerent dehors, firent à ce petit bâtiment des ouvertures de toutes parts, & assisterent aux instructions du Pere avec une ardeur inconcevable: moins il les épargnoit en invectivant avec force contre tous leurs vices, plus ils

étoient attentifs à l'écouter ; ils le ſuivoient même par tout quand il ſortoit, & ils ne luy donnoient preſque pas de repos ni jour ni nuit. Heureuſe importunité qui ſoûtient un Miſſionaire en l'accablant.

De ſept Jeſuites qui étoient dans cette Miſſion en 1683. il y en avoit quatre preſque hors de combat par leur âge ; & ſans le ſecours de quelques François, qui par vertu s'étoient donnez à eux pour les ſervir gratuitement dans les voyages continuels qu'il falloit faire, on n'auroit jamais pû en ſoûtenir la dépenſe : il y avoit auſſi deux Freres de la même Compagnie qui ne contribuoient pas peu par leurs ſoins à faire ſubſiſter leurs Peres.

Les Miſſions de Tadouſſac ne ſont pas moins penibles que celles des Outaoüaks, quoi qu'elles ne ſoient pas ſi étenduës : Les peuples n'y ont point d'habitations fixes, excepté les Montagnaïs, auſquels ſe ſont joints quelques Algonkins, qui font tous profeſſion du Chriſtianiſme, & qui de concert ont fait un établiſſement à trente lieuës de l'embouchure du Saguenay, où ils paſſent une partie de l'année pour traiter des pelleteries avec les François qui s'y ſont auſſi établis : c'eſt-là que les autres Sauvages étant attirez par le commerce, & voyant par occaſion les exercices qu'on y fait de la Religion Chrêtienne, en prennent une haute idée ; d'où il eſt

arrivé que la foy s'eſt portée comme d'elle-même dans pluſieurs petites Nations, où les Miſſionaires ſont obligez de faire des courſes d'autant plus fatigantes qu'elles ſe font ordinairement dans la ſaiſon de l'hyver, qui eſt plus rude & plus longue dans ce païs-là, que dans aucun canton de la Nouvelle France. Comme les glaces n'y laiſſent en pluſieurs endroits la navigation libre que vers le 15. de Juin, on ne peut y ſuivre les Sauvages qu'à la piſte ſur les neiges; on ne les ſuit même que de loin à cauſe de la legereté de leurs jambes; il faut grimper ſur des montagnes avec les raquettes aux pieds par le chemin qu'ils ont tracé, & on n'arrive que long-temps

aprés eux à une ou deux heures de nuit au lieu où ils campent, dans quelque pauvre cabane ouverte de tous côtez à la pluye & à la neige, ſouvent ſans vivres; lors qu'on eſt des quatre ou cinq jours, ſans pouvoir rien prendre à la chaſſe: tout languiſſant qu'on eſt pour lors, il ne faut pas ceſſer d'inſtruire les infidelles, de donner les Sacremens aux Chrêtiens, & de ſecourir les malades, dont le nombre eſt quelquefois ſi grand, qu'on eſt comme accablé de travail dans des conjonctures, où le corps manquant de nourriture, peut à peine ſe ſoûtenir. Un Miſſionaire écrivoit dans une pareille occaſion, que la faim la ſoif & les douleurs qu'il ſentoit aux jam-

bes , aux dents , & aux yeux (que la fumée des cabanes avoit preſque éteints) l'ayant reduit à ne pouvoir plus dire ni la Meſſe ni ſon Office , ne luy avoient laiſſé de forces qu'autant qu'il luy en falloit pour ſe traîner de cabane en cabane, auprés des moribonds , étant luy-même preſque auſſi mal qu'eux , & donnant de la compaſſion à ceux qui naturellement n'en ſont gueres ſuſceptibles : juſques-là que le Capitaine craignant de perdre ce Pere commun , luy fit chercher dans les bois quelques fruits ſauvages qui s'y trouverent encore ; & qui tout méchans qu'ils étoient furent le ſeul ſoulagement qu'on luy pût donner; encore la charité l'obligea-t-elle

de les partager avec les autres malades, ſelon la loüable coûtuma que les Sauvages obſervent conſtamment entr'eux.

Il y a durant l'été de certains temps où ils s'aſſemblent en plus grand nombre pour peu de jours, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; & ſi on négligeoit ce temps-là, on ſeroit un an ſans les voir. Pour lors quelque éloignez qu'ils puiſſent être, les Miſſionaires ne manquent point à les aller joindre pour baptiſer leurs enfans, pour confeſſer les adultes, & pour achever de gagner à Dieu ceux qui n'ont pas encore receu le Baptême; ils vont même tous les ans ſur la fin de cette ſaiſon aux autres peuples du Nord, trente lieuës plus bas que le Sa-

guenay, pour y faire de ſembla-bles fonctions, & pour s'y re-poſer de la laſſitude du chemin par les travaux de l'Apoſtolat : mais ils avoüent dans leurs let-tres, que toutes les ſouffrances de ces courſes, ſoit d'été, ſoit d'hyver, ſont merveilleuſement adoucies par l'ardeur que plu-ſieurs de ces bonnes gens ont à ſe faire inſtruire; par l'innocence qu'on remarque en d'autres dans des confeſſions de pluſieurs années, & par les ſaintes diſ-poſitions, où il plaît à Dieu de mettre quelques perſonnes mourantes, qui ſembloient n'at-tendre la venuë d'un Prêtre, que pour mourir plus chrêtien-nement entre ſes mains.

Si les Miſſions des Iroquois

ſont plus douces & plus aiſées du côté des voyages, parce qu'elles ſont ſedentaires, elles ſont moins conſolantes & moins ſupportables par la difficulté de la converſion de ces peuples, dont la fierté & la ferocité naturelle, jointe à la fureur & à la cruauté que leur inſpire l'yvrognerie, les rend plus oppoſez que tous les autres à l'eſprit & aux vertus du Chriſtianiſme. Dans le temps de leur yvreſſe leurs cabanes ſont de vives images de l'enfer; ils ſe mordent & ſe tuent les uns les autres; ils frappent pour lors ſans diſcernement, amis, parens, enfans & femmes; ils ne connoiſſent plus ni anciens, ni Capitaines; ils entrent même en fu-

rie chez les Missionaires, & là le pistolet à la main, ou armez de barres de fer, ils les veulent assommer; & c'est une merveille qu'ils ne l'ayent pas fait jusques ici, s'étant mis plusieurs fois en état d'executer ces horribles attentats, & ayant contraints ces Peres, aprés avoir échappé comme par miracle à leur violence, de se retirer pendant quelque temps, par le conseil des plus sages de la Nation, qui desirent du moins s'épargner la douleur de les voir perir à leurs yeux, quand ils n'ont pas le pouvoir de les mettre autrement à couvert du coup de la mort.

Il est vrai que tous ces Sauvages ne se livrent pas également à la boisson, & que ceux qui s'y

abandonnent ſans meſure, ne le font pas en tout temps; mais ils ſont d'ailleurs pour la pluſpart ſi vifs & ſi inconſtans, ſi ennemis de tout autre travail que de celui de la guerre, ſi ſenſibles aux injures, & ſi déterminez à les vanger, ſi jaloux de la grandeur des autres Nations, ſi paſſionnez de la gloire des armes, & ſi enflez des ſuccés qu'ils ont eus (principalement depuis quelques années) dans leurs expeditions militaires contre leurs ennemis; que ſe regardans comme les maîtres de la terre, à peine daignent-ils écouter ce que des étrangers leur veulent apprendre du chemin du ciel; ils les mépriſent ſouvent, ils les rebutent, ils les évitent; mais ces charitables Medecins

de ces pauvres ames, ſans ſe laſſer de ſouffrir leurs mépris, leurs rebuts & leurs fuites, les attendent avec patience juſqu'à la mort; & il y a quelques années qu'à Sonnontoüan & à Oiogoüen, où les Sauvages ont le plus d'éloignement de la foy, il n'en mouroit preſque aucun qui ne s'y fit baptiſer avec des diſpoſitions qui ſurprenoient. On admiroit encore plus ceux qui avoient le courage de demander le Sacrement en pleine ſanté au milieu de tous les obſtacles qu'ils y avoient. Oppoſez qu'ils ſont par tant d'endroits à l'humilité & à la douceur de l'Evangile, on ne ſçait par où les attaquer & les prendre; auſſi eſt-ce à leur égard que la grace remporte des victoires

res plus éclatantes & plus completes ; & lors qu'elle s'eſt fait une fois entrée dans leurs cœurs, elle s'en rend ſi abſolument la maîtreſſe, qu'ils ne ſont plus connoiſſables : elle fixe leur legereté, elle ſecouë leur pareſſe, elle mortifie leur intemperance, elle abbaiſſe leur orgueil, elle adoucit leur ferocité, elle amortit leur reſſentiment, elle deſarme leur cruauté, & plus on les a vûs emportez dans le temps de leur deſordre, plus ils deviennent moderez, aprés le bienheureux moment de leur entrée dans l'Egliſe : c'eſt parmi eux que commencent à ſe former ces ames ſi pures & ſi genereuſes dont les Miſſions de la Montagne & de S. Xavier du Sault ſont compo-

ſées : car craignans de ſe corrompre dans leur païs, aprés avoir goûté la perfection de l'Evangile, on les voit tout quitter de fort bon cœur, pour aller chercher un aſyle, où tout innocentes qu'elles ſont depuis leur Baptême, elles vivent en penitentes le reſte de leurs jours dans la pratique des auſteritez les plus crucifiantes.

Mais pour revenir aux conquêtes que les Jeſuites font ſur le Démon, au milieu de ſes plus grandes oppoſitions dans le centre même de ſon empire ; on ſçait qu'à Onnontagué auſſi bien qu'ailleurs, on a eſté long-temps ſans pouvoir entrer dans les cabanes ; il a plu à Dieu de les ouvrir à la faveur des remedes

qu'on y diſtribua aux malades, & que Mr le Marêchal de Belle-fonds ayant obtenus de Mr Peliſſon (qui les donne gratuitement de la part du Roy) avoit envoyez ſur les lieux. Ces remedes ont fait de petits prodiges pour la gueriſon des corps & des ames; preſque tous ceux qui en ont pris en ont ſenti les effets, & il eſt arrivé de là que les Jongleurs, qui ſont leurs medecins diaboliques, ayant perdu leur credit, on s'eſt adreſſé aux Miſſionaires, qui ont profité de l'occaſion pour accrediter nôtre ſainte foy.

De plus dans un autre Bourg où la Religion n'eſt pas moins combattuë, ceux qui en font une profeſſion publique ont conceu par les inſtructions de ces Peres

un ſi grand reſpect pour la Croix, que les plus conſiderables familles en ont fait planter avec pompe de fort belles, à l'envi les uns des autres, ſans qu'on les y eût exhortez ; la ceremonie fut ſi touchante, que les anciens, les femmes & les guerriers mêmes qui n'étoient pas encore Chrêtiens, voulurent y prendre part, & pendant que les uns chantoient avec les fidelles des Cantiques ſpirituels en l'honneur d'un Dieu crucifié, & qu'ils étendoient enſemble leurs loüanges ſur nôtre Roy tres-Chrêtien (qu'on leur avoit fait connoître comme le plus puiſſant & le plus pieux défenſeur de la Croix) les autres pour rendre la Fête plus ſolemnelle faiſoient retentir l'air des

décharges continuelles de leurs armes. Peu de temps aprés ils s'encouragerent à se convertir parfaitement; une femme donna l'exemple, & toute Neophite qu'elle étoit, elle devint une fervente Catechiste: personne d'entr'eux ne mouroit qui ne fit des exhortations touchantes à ceux qui resistoient encore à la grace: les enfans mêmes se faisoient en cet état les prédicateurs de leurs parens. On vit un de ces petits innocens dire en mourant à son pere, qui étoit un Jongleur entêté de ses superstitions; Mon pere, je vois Jesus qui m'appelle au ciel, je suis Chrêtien, je vais le trouver, & je n'iray pas seul, mon frere viendra avec moy, adieu, mon pere; encore une fois,

je ſuis Chrêtien, je m'en vais au ciel; & quelques momens aprés il mourut. Une autre petite fille ſe trouvant à l'extrémité ſans avoir eſté baptiſée, dît tout haut à ſes parens, qu'elle venoit de voir Jeſus qui l'avoit avertie de ſe faire Chrêtienne, pour éviter le malheur d'un de ſes oncles & de quelques autres de ſa connoiſſance morts infidelles, qu'elle voyoit tout en feu; pendant que de certains qu'elle avoit connus, & qui avoient receu le Baptême, luy paroiſſoient éclatans de lumiere en compagnie de leur Sauveur. Soit qu'il y ait eu quelque choſe de ſurnaturel dans ces prétenduës apparitions, ſoit qu'elles ne ſoient que les effets naturels d'une imagination frappée

des diſcours que ces petites creatures avoient entendu ſouvent, ſur la force qu'a le Sacrement de regeneration, d'ouvrir le ciel aux perſonnes qui le reçoivent; il eſt toûjours certain que Dieu s'eſt ſervi de ces évenemens pour donner aux peres de ces bienheureux enfans des ſentimens pour la foy, bien differens de ceux qu'ils avoient eu juſqu'alors.

Les Agniez ſont de tous les Iroquois les moins difficiles à gagner; on en a baptiſé en une ſeule année juſques à deux cens vingt, qui n'ont pas vécu longtemps aprés leur Baptême. Il y en a un grand nombre, dont les uns pour fuir le voiſinage d'Orange, & les ſcandales de leurs compatriotes, ſe tranſplantent

dans les Miſſions de leur Nation qui ſont au milieu de nous, & les autres tiennent bon dans leurs villages contre tous les déſordres qui les environnent. On y a vû des femmes & des filles garder conſtamment depuis Noël jusqu'à la Fête des Rois, & pendant tout le Carême, la reſolution qu'elles avoient priſe de s'abſtenir de toutes ſortes de feſtins & d'aſſemblées de plaiſir, afin de paſſer l'un & l'autre temps, avec plus de ſainteté, malgré toutes les ſollicitations preſſantes qu'on leur faiſoit du contraire. On y a vû auſſi entre tous les autres exemples de generoſité que les hommes ont donnez, un trait particulier qui merite d'être rapporté un peu plus au long.

Un Chrêtien qui ſervoit de Catechiſte, ſollicité d'aller à la guerre, & voyant qu'on luy reprochoit, que le Chriſtianiſme affoibliſſoit le courage, fut trouver le Pere qui avoit ſoin de cette Egliſe, & luy dît, que pour ſauver l'honneur de la Religion, plutôt que pour ſe laver de la reputation d'être un lâche, il avoit reſolu de ſe mettre en campagne : J'y vais, luy dît-il, non pas pour me battre, pour piller, pour tuer des Ilinois ; j'y vais pour ſoûtenir les interêts de Jeſus-Chriſt, dont on attaque la Religion en ma perſonne. Mon occupation dans la marche ſera d'inſtruire les gens de bonne volonté, & d'empêcher tout le mal qu'on voudroit faire en ma

preſence. J'ay vû moy-même, ajoûta-t-il, le maſſacre impitoyable qu'on fait des enfans, quand on ſe rend maître de quelque village ennemi, j'en baptiſeray le plus qu'il me ſera poſſible; & je rendray ce même office à tous les adultes captifs qu'on me permettra d'inſtruire avant qu'on les brûle. Le Pere reſpectant l'eſprit qui l'animoit, n'oſa pas s'oppoſer à ſon deſſein, & aprés luy avoir appris la formule du Baptême, & ce qu'il jugeoit le plus neceſſaire, il le laiſſa partir en luy donnant ſa benediction. Ce brave fidelle executa à la lettre tout ce qu'il avoit prémedité, il arracha pluſieurs enfans des mains de ceux qui les maſſacroient, afin de les

baptiser avant qu'ils rendissent l'esprit ; il disposa même à la mort plusieurs de ses compagnons qui avoient esté blessez dans le combat, & il laissa à tout le monde une pleine conviction, que la foy Chrêtienne bien loin d'affoiblir le cœur, luy donne un nouveau degré de generosité que l'infidelité ne connoît pas.

Ce que ce vaillant homme vouloit faire en faveur des ennemis pris en guerre qu'on condamneroit au feu, c'est ce que les Missionaires font souvent au retour des expeditions militaires : quelques-uns d'entr'eux ont obtenu qu'on conduiroit à leur Chapelle ces prisonniers avant que de les mener au supplice, & il n'en passe gueres par leurs mains qui ne

ſoient baptiſez avant que d'aller à la mort. Entre pluſieurs qui eurent ce bonheur dans une même année, & qui tous s'eſtimoient heureux au milieu de leurs tourmens, par l'eſperance qu'ils avoient des joyes du ciel : il y en eut quelques-uns qui étant déja couverts de playes, levoient leurs mains ſanglantes & tronçonnées vers le ciel, en adorant & invoquant le vray Dieu qu'on venoit de leur annoncer, & qui à force d'embraſſer par reconnoiſſance celuy qui leur avoit ouvert le chemin de la felicité éternelle, le rempliſſoient ſans y penſer du ſang qui couloit de leurs bleſſures, & luy communiquoient en même temps la conſolation dont ils étoient remplis eux-mêmes.

Il me ſeroit aiſé d'ajoûter encore pluſieurs choſes qui ne ſeroient pas moins édifiantes que celles que j'ay écrites juſqu'ici; mais il me ſemble que c'en eſt aſſez pour donner une grande idée de ce qui ſe paſſe dans les Miſſions du Canada, & il eſt temps de finir par ce qui regarde la conduite des François qui compoſent la Colonie.

Le peuple communément parlant, y eſt auſſi devot que le Clergé m'a paru ſaint. On y remarque je ne ſçay quoi des diſpoſitions qu'on admiroit autrefois dans les Chrêtiens des premiers ſiecles; la ſimplicité, la devotion & la charité s'y montrent avec éclat, on aide avec plaiſir ceux qui commencent à

s'établir, chacun leur donne ou leur prête quelque choſe, & tout le monde les conſole & les encourage dans leurs peines.

Dans l'incendie qui arriva aux Urſulines de Quebec, il n'y eut perſonne qui ne prit part à leur douleur, & qui ne s'efforçât à reparer ſelon ſon pouvoir leur perte : tous les Corps du Clergé ſeculier & regulier, qui ſont parfaitement unis enſemble, donnerent l'exemple, & contribuerent à l'envi à ſecourir ces pauvres filles ; il y eut des Communautez qui ſe dépoüillerent de leur propre neceſſaire, pour le donner en cette occaſion à celles qui ſe trouvoient dépourvuës de tout ; mais quelque effort qu'on ait pû faire ſur les lieux,

on a eſté obligé de recourir en France aux aumônes des gens de bien, & c'eſt de ce côté-là qu'on attend tout le ſecours dont on a beſoin.

Il y a quelque choſe de ſurprenant dans les habitations qui ſont les plus éloignées des Paroiſſes, & qui ont même eſté long-temps ſans voir de Paſteurs. Les François s'y ſont conſervez dans la pratique du bien, & lors que le Miſſionaire qui a ſoin d'eux fait ſa ronde pour aller adminiſtrer les Sacremens d'habitation en habitation, ils le reçoivent avec une joye qui ne ſe peut exprimer; ils font tous leurs devotions, & on ſeroit ſurpris ſi quelqu'un ne les faiſoit pas; ils s'empreſſent à écouter la parole

de Dieu, ils la goûtent avec respect, ils en profitent avec une ſainte émulation ; celui qui donne ſa maiſon pour y celebrer les divins miſteres, s'eſtime infiniment heureux & honoré, il donne ce jour-là à manger aux autres ; le repas qu'il fait eſt une eſpece d'Agape, où ſans craindre aucun excés on ſe réjoüit au Seigneur. Cela ſe remarque ſur tout dans l'Acadie, où l'on ne ſe ſert d'aucune boiſſon enyvrante, & où l'on reſerve le peu qu'on a de vin pour la ſainte Meſſe & pour les malades. La converſation qui ſuit le dîner, eſt une inſtruction familiere, où les plus âgez n'ont point de honte de répondre aux queſtions que fait le Miſſionaire. On l'informe enſuite des petits

démêlez qui peuvent être entre les familles ; & s'il se trouve quelque differend, ce qui est rare, il l'accommode sans que les parties resistent. Chaque maison est une petite Communauté bien réglée, où l'on fait la priere en commun soir & matin, où l'on recite le Chapelet, où l'on a la pratique des examens particuliers avant le repas, & où les peres & les meres de familles suppléent au défaut des Prêtres, en ce qui regarde la conduite de leurs enfans & de leurs valets.

Tout le monde y est ennemi de l'oisiveté, on y travaille toûjours à quelque chose ; les particuliers ont eu assez d'industrie pour apprendre des mêtiers d'eux-mêmes ; de sorte que sans avoir

eu le ſecours d'aucun Maître, ils ſçavent preſque tout faire. Il eſt vray qu'on n'eſt pas dans le même embarras dans les lieux qui ſont plus proches de Quebec, mais il y a encore beaucoup à ſouffrir par tout, & la pluſpart portent avec une grande reſignation les ſouffrances inſeparables de leur état, dans un païs où peu de gens ſont à leur aiſe.

Si les Prêtres ſont édifiez de la vie des laïques, les laïques ne le ſont pas moins de la conduite des Prêtres, qui ſe ſont ſoûtenus juſqu'à preſent dans une grande eſtime & reputation de ſageſſe; quoi que la pluſpart ayent eſté expoſez par la neceſſité où ils ont eſté, & où ils ſont encore en

plusieurs endroits, de loger dans des maisons seculieres, mêlez avec toutes sortes de personnes. La fidelité qu'ils ont à la grace les conserve dans ce mélange, on ne s'apperçoit pas qu'ils y perdent rien de l'esprit interieur, qu'ils ont pris dans les Seminaires, où ils ont demeuré quelque temps pour se sanctifier eux-mêmes, avant que d'être appliquez au salut des autres, & où ils retournent de temps en temps pour entretenir la ferveur qu'ils y ont puisée; ils font tous les jours leur oraison, & tous les ans leur retraite; ils aiment la pauvreté, & ils vivent dans un parfait abandon à la divine Providence: à peine ont-ils eu durant plusieurs années le necessaire,

& cependant ils n'ont pas laiſſé de travailler infatigablement ſans argent & ſans maiſon, logez comme on a dit, par charité dans des lieux fort incommodes, mangeant ce qu'on leur donnoit comme par aumône, & reduits ſouvent à boire de l'eau dans leurs courſes apoſtoliques.

Le Roy connoiſſant la neceſſité de pourvoir à la ſubſiſtance de ces ouvriers évangeliques, dont on a eſté obligé depuis peu d'augmenter le nombre, qui pourra croître encore dans la ſuite, a bien voulu ſuppléer par ſa liberalité royale, à ce qui nous manquoit pour l'entretien de quarante Curez qu'on a établis; il nous aide même à leur bâtir des Egliſes & des Preſ-

byteres dans les campagnes, ſans rien retrancher de ce qu'il nous donne chaque année pour achever nôtre Cathedrale, & pour contribuer au ſoûtien des Miſſions, des Hôpitaux, des Seminaires & de toutes les autres Communautez.

C'eſt luy qui par un ſurcroît de bonté & de magnificence m'a accordé une Abbaye pour unir à l Evêché de Quebec, un fonds pour élever dans la baſſe Ville une Chapelle qui ſerve d'aide à la Paroiſſe, & de quoy payer non ſeulement mes Bulles, mais encore une maiſon Epiſcopale, que j'ay cru devoir acheter pour loger à l'avenir mes Succeſſeurs, ſans être à charge au Seminaire, où j'ay fait juſqu'ici, à l'exemple

de mon Predecesseur, ma résidence.

Le témoignage que je rends en cet endroit à la pieté de ce grand Prince, est la moindre reconnoissance que je luy doive, & je n'auray point assez de vie pour reconnoître devant Dieu les graces generales & personelles que j'ay receuës de luy pour mon Eglise & pour moy-même.

Que si dans les bienfaits dont il nous comble, sa sagesse met quelques bornes à sa puissance, il semble qu'il ne le fasse, que pour donner lieu aux gens de bien de son Royaume, de partager avec luy le merite d'une charité qu'il desire qu'on imite; car on peut dire qu'en faisant beaucoup, il laisse encore une

ample matiere au zele de ces grands cœurs, qui ne pouvant ſe renfermer dans leur païs, s'étendent avec plaiſir dans l'un & dans l'autre hemiſphere; & j'eſpere que ce qu'il ne juge pas à propos de faire tout ſeul par ſes finances, ſon exemple le fera par les aumônes des autres.

Le plus conſiderable de tous les preſens que ſa Majeſté nous ait faits, c'eſt aſſurément le nouveau Gouverneur qu'elle nous a donné, & l'Intendant qu'elle y a joint.

Ces deux grands biens avec tous les autres, dont je viens de faire le dénombrement en peu de mots, nous viennent de ſa Majeſté, par le canal de Mr le Marquis de

Seignelay, qui au milieu de son élevation & de ses occupations importantes & continuelles dans l'Ancienne France, étend son activité & ses soins sur la Nouvelle, où il donne avec plaisir sa protection à l'Eglise, à la Colonie & aux Missions; & je me sens obligé de dire ici, qu'outre les obligations generales que je luy ay pour un païs dont j'ay l'honneur d'étre l'Evêque, je feray profession toute ma vie de luy en avoir de particulieres, puis qu'il est vray qu'on ne peut pas me traitter mieux qu'il le fait en toutes sortes de rencontres. J'admire son discernement dans le choix qu'il a fait de M^r le Marquis de Dénonville & de Mr de Champigny pour les proposer

au Roy, on ne pouvoit pas choisir deux hommes plus propres aux deux emplois dont sa Majesté les a jugez dignes.

Quelque idée qu'on ait en France du premier, elle est au dessous de celle qu'il donne tous les jours de luy-même en Canada ; c'est-là que sans rien perdre de la vertu & du grand cœur qui l'ont si fort distingué en France dans la profession des armes, on luy voit faire un usage également sage & desinteressé de l'autorité qui luy est commise ; il n'en use que pour empêcher le mal, & pour soûtenir le bien : ses graces ne sont pas pour ces faux amis du monde, qui ont coûtume de faire par interêt leur Cour aux grands; mais pour les

pauvres & pour les miſerables qui ont beſoin de protection, & dont il veut connoître à fonds la ſincere probité, & les vrais beſoins ; il entre dans le détail des familles pour les ſecourir ; il s'informe de l'état de leurs affaires ; il écoute tout le monde ; il ne rebute perſonne ; autant qu'il eſt plein de religion, autant eſt-il l'ennemi du libertinage & de l'injuſtice ; & comme il eſt irreprochable dans ſes mœurs & inflexible dans ſon équité, il ne conſidere que les gens de bien, il ne ſe laiſſe point prévenir, il ne ſe précipite en rien , il juge ſainement de tout , ſon genie qui juſqu'à ce uouvel employ n'avoit manqué que d'occaſion pour ſe produire, ſe développe

à preſent dans toute ſon étenduë; & à le voir agir comme il fait avec facilité, avec prudence & avec force, on diroit qu'il a déja gouverné long-temps : la multitude de ſes occupations non ſeulement ne l'accable point, mais même elle ne le diſſipe pas, & ne diminuë rien de l'application qu'il donne tous les jours à la grande affaire de ſon ſalut; il s'y applique comme s'il n'avoit que celle-là, car outre le temps qu'il donne en particulier à la priere & à la lecture des bons livres, on le voit faire exactement en public le devoir d'un excellent Paroiſſien, aſſiſter aux Sermons & au ſervice divin, frequenter les Sacremens, entendre ſouvent pluſieurs Meſſes avec un

air de devotion qui en inſpire à tous les autres, & donner un merveilleux exemple du reſpect qu'on doit avoir pour les choſes ſaintes, & pour tous les Eccleſiaſtiques; de ſorte qu'on peut dire de luy, qu'il eſt un auſſi bon ſerviteur de Dieu, qu'il eſt un fidelle Miniſtre de ſon Prince.

Madame la Gouvernante l'imite de prés : elle eſt à la tête de toutes les bonnes œuvres, toûjours la premiere aux Meſſes de Paroiſſe, aux Proceſſions, aux Saluts, & à toutes les devotions publiques, tantôt dans une Egliſe, tantôt dans une autre : elle a mis les actions de pieté à la mode dans Quebec, parmi les perſonnes de ſon ſexe, qui ſe font honneur de la ſuivre

par tout, même dans les Hôpitaux où elle ſert les malades de ſes propres mains, & dans les maiſons des pauvres honteux, qu'elle aſſiſte ſelon leurs divers beſoins en ſanté & en maladie; elle les inſtruit, elle les conſole, elle panſe leurs playes, elle leur prépare des remedes, elle fait leurs lits; & tout cela d'une maniere ſi aiſée & ſi naturelle, qu'on voit bien qu'elle y eſt accoûmée, & qu'elle découvre par la pénetration de ſa foy la perſonne de Jeſus-Chriſt dans celle des miſerables : elle paſſe une partie de ſa vie dans les Monaſteres des filles, où on a cru luy devoir accorder une libre entrée, pour ſa propre conſolation & pour celle des Religieuſes qu'elle édifie beaucoup par ſa converſa-

tion & par sa conduite ; le reste du temps se passe dans sa maison à élever sa famille & à travailler de ses mains, apprenant encore plus par son exemple que par ses paroles à toutes les personnes qui viennent luy rendre leurs devoirs, qu'une femme Chrêtienne, de quelque rang qu'elle puisse être, ne doit jamais demeurer inutile, & que dés qu'elle ne fait rien, elle est en état de faire beaucoup de mal.

Tel étoit le bonheur du Canada quand j'en partis pour repasser en France : & pour comble de felicité, le ciel nous avoit envoyé depuis peu un Intendant, dont les bonnes & les grandes qualitez sont aussi connuës à Paris que son Nom & sa Naissan-

ce. Dans le peu de temps que j'eus la joye de le voir avant mon départ, il me parut avoir beaucoup de capacité, de droiture & de probité, & j'apprends par les Lettres que je viens de recevoir, que ſa conduite répond parfaitement à l'attente des peuples, qu'il s'acquite tres-dignement de ſon employ, & qu'il agit ſi fort de concert avec M^r le Gouverneur, qu'on peut tout eſperer de cette parfaite intelligence pour le bien general du païs.

Madame ſa femme a de l'eſprit au delà du commun des perſonnes de ſon ſexe; elle a le cœur pour le moins auſſi bon que l'eſprit, & ce qu'on m'écrit de ſa charité pour les affligez & pour les pauvres, me donne une con-

solation sensible. Comme elle est aussi unie à Madame la Gouvernante que Mr l'Intendant l'est à Mr le Gouverneur, la pieté regnera par tout, & les affaires publiques en iront mieux.

Dieu a déja beni sensiblement la parfaite intelligence qui est entre ces deux Messieurs par le succés qu'il a donné à la guerre qu'on porta l'année passée chez les Iroquois, dans le païs des Sonnontoüans; & j'ay crû que je devois inserer en cet endroit ce que j'en ay appris par diverses Lettres.

Mr le Marquis de Dénonville prévoyant bien qu'il faudroit dans peu faire la guerre pour prévenir les entreprises des ennemis de la Colonie Françoise, avoit donné

donné dés l'année 1686. de bons ordres pour assembler les peuples du Nord & du Sud avec les François qui sont dispersez dans la profondeur des bois à quatre & cinq cens lieuës les uns des autres, afin de s'opposer tous ensemble au dessein que les Hollandois & les Iroquois avoient formé de concert de se rendre maîtres de tout le commerce, en s'emparant de Niagara & de Michilimakinac.

L'hyver se passa à faire tous les préparatifs & toutes les provisions necessaires pour la campagne, & à mettre le fort de Katarakoüy en état de se bien défendre pour la seureté du païs. Tout cela se conduisit avec un si grand secret, que ni les François, ni les Sauva-

ges, ſoit Chrêtiens, ſoit Infidelles, ne s'apperçurent de rien, & cependant on amuſoit les Iroquois par diverſes negociations, pendant leſquelles ils ne laiſſerent pas de faire divers actes d hoſtilité ſur les Sauvages ſujets du Roy. Tout étant preſt, on publia la guerre dans Quebec avec des ſolemnitez extraordinaires; & aprés avoir indiqué des prieres generales pour tout le temps de la campagne, M. le Marquis ſe rendit à Montréal quartier d'aſſemblée, d'où il partit le onziéme jour de Juin 1687. à la tête de ſon petit corps d'armée composé de trente-deux Compagnies, qui formoient huit Bataillons, dont quatre étoient des troupes du Roy, & quatre de la milice du païs;

le tout embarqué sur deux cens bateaux, qu'on avoit fait construire exprés, & équipper abondamment de toutes choses. Il s'y joignit dans un grand nombre de canots trois cens Sauvages; sçavoir cent cinquante du Sault & de Lorette, cinquante de la Montagne, & le reste de Sillery, avec plusieurs volontaires de la Colonie.

Il plut à Dieu de favoriser ce General par plusieurs évenemens, qu'on a regardez comme des récompenses anticipées de sa pieté.

I. Avant son départ de Quebec, il eut la joye d'y voir arriver Mr le Chevalier de Vaudreüil avec huit cens hommes, qui par un bonheur extraordinaire étoient

paſſez de France en bonne ſanté en trente-trois jours, & venoient tout à propos pour défendre le païs durant ſon abſence, & ſuppléer aux travaux des habitans qui le ſuivoient.

II. De plus au paſſage des Rapides qui ſont au deſſus & au deſſous du lac ſaint François, au lieu d'eſtre arreſté comme il le craignoit par quelque embuſcade, il prit en chemin ſans coup ferir pluſieurs eſpions Iroquois, & il s'aſſura auſſi ſans peine à Kataraкoüy de prés de deux cens perſonnes de la même Nation, qui auroient pû fortifier les ennemis, s'ils euſſent eu la liberté de les aller joindre, & qui pouvoient dans la ſuite nous ſervir d ôtages pour la ſureté des priſonniers qu'on feroit ſur nous.

III. Il apprit aussi sur sa marche que trois de ses Capitaines, qui étoient allez devant luy vers le païs ennemi en divers endroits, s'étoient réünis par son ordre à Niagara, où ils s'étoient fortifiez avec quatre cens hommes tant François que Sauvages, & soixante Hollandois qu'ils avoient pris de la maniere la plus heureuse, & la plus glorieuse du monde; voici comme l'affaire s'étoit passée.

Soixante Hollandois divisez en deux bandes alloient par deux chemins surprendre Michilimakinac, où les Hurons & Outaoüaks gagnez par l'esperance des presens qu'on leur promettoit d'eau de vie, & de l'achat de plusieurs marchandises à grand mar-

ché, étoient préparez à recevoir ces étrangers, & peut-être à faire main baſſe ſur les François. Dieu permit que l'une des deux bandes manquant de vivres, détacha un de ſes guides pour en aller prendre, ſans faire ſemblant de rien, dans Michilimaκinac même, où le Pere Enjalrand Jeſuite l'ayant queſtionné avec adreſſe, tira de luy tout ce qu'on avoit interêt de ſçavoir, & dans le moment en fit part au ſieur de la Durantaye, l'un des trois Capitaines dont on vient de parler; celui-ci ſans perdre temps, quoy qu'il fût ſeparé des deux autres, qui étoient les ſieurs Tonty & du Lut, prend ce qui luy reſte de François, & ſuivi d'un plus grand nombre de Sauvages, dont les

intentions luy étoient suspectes ; il va audevant de cette bande de Hollandois. Dés qu'il les rencontra en canot, il envoya faire commandement au Capitaine de mettre les armes bas, & de le venir trouver ; cet homme se rend avec ses gens sans résistance, la Durantaye le prend, & accompagné des Hurons & Outaoüaks, qu'il s'étoit assurez en quelque façon par sa victoire, il le mene à Michilimakinac, & de là au Fort qu'on faisoit à Toucharontion ; où il eut la joye de trouver contre son attente les sieurs Tonty & du Lut, avec les Ilinois & les Chaoüanons qui avoient voulu le suivre ; & tous trois s'étans mis sur le lac Erié, tombent sans y penser sur la seconde bande

de Hollandois, qu'ils prennent avec la même facilité que la premiere.

C'eſt donc aprés ce coup important qu'ils allerent commencer un fort à Niagara, d'où ils envoyerent à Mr le Marquis le ſieur de la Forêt pour luy rendre compte de tout, & dans cette entrevuë on prit des meſures ſi juſtes pour aſſembler tous les Sauvages au rendez-vous qui leur avoit eſté marqué un an auparavant à Atenniatarontagouët, que le même jour, & à la même heure que Mr le Marquis y arriva, il vit paroître à ſes yeux l'aſſemblée de tous ces Sauvages, qui ſur une levée de ſable longue de demie lieuë, entre le lac Ontario & un marais de même nom, don-

nerent le plus rare & le plus extraordinaire ſpectacle qu'on eût jamais vû dans leur païs, & qu'on puiſſe ſe figurer en Europe. On y vit un fort grand nombre de viſages tous differens, avec une pareille diverſité d'armes, de parures, de danſes & de manieres. On y entendit des chanſons, des cris, des harangues de toutes ſortes de tons & de langues. La pluſpart de ces Barbares n'avoient pour tout habit que des queuës de bêtes derriere le dos, & des cornes ſur la tête. Ils avoient le front & les jouës peintes en verd ou en rouge, ſemées de points blancs ou noirs; le nez & les oreilles percées & chargées de fer, & tout le corps coloré de diverſes figures d'animaux. Il fallut re-

cevoir agréablement les honneurs qu'ils rendirent, & ils eurent sujet d'être contents des honnêtetez reciproques qu'on leur fit.

Si on fut surpris de leur contenance & de leurs usages, ils furent encore plus étonnez de voir le bon ordre & le campement de nos troupes, & l'habileté avec laquelle par la vigilance de leur General, elles firent en deux jours un bon Fort de pieux, assez grand pour y renfermer les canots, bateaux, vivres & munitions, avec une bonne garnison qu'on y laissa, sous le commandement de Mr d'Orvilliers. Ils eurent sur tout un fort grand plaisir à voir le troisiéme jour décamper l'armée que Mr le Marquis mit en bataille.

Les trois Compagnies des ſieurs de la Durantaye, Tonty, & du Lut, compoſées de François naturels de Canada, & ſoûtenuës à droite & à gauche de deux autres Compagnies de Sauvages, partie Chrêtiens, & partie Infidelles faiſoient l'avant-garde que Mr de Callieres commandoit ; & Mr le Gouverneur marchoit enſuite avec les troupes du Roy & la milice de la Colonie.

On marcha ce jour-là quatre ou cinq heures par un bois clair & uni. Le lendemain on eut d'abord un chemin commode; quelque temps aprés on entra juſqu'au coû dans des herbages de quelques prairies au milieu de grands côtaux; puis ayant traverſé un eſpace de terrain moüillé, on ſe vit

à demie lieuë des deserts de Gazeroaré, dont on avoit dessein de surprendre la place, lors que sur les deux heures aprés midy on fut attaqué tout à coup par un parti de Sonnontoüans, qui avoient parfaitement bien choisi le temps & le lieu de leur attaque.

Il faisoit pour lors une chaleur horrible, & on étoit engagé dans un vallon étroit & touffu, bordé de côtaux, & coupé par un petit ruisseau, qui va se joindre à un quart de lieuë de là à un plus gros, dont l'eau coule dans un bocage obscur, mouïllé, & de difficile accés. Six cens des ennemis s'avancerent à la tête du vallon sans être apperceus, & le reste demeura auprés du plus

gros ruiſſeau, à deſſein de nous prendre par la tête & par la queuë, & de nous faire tomber d'une embuſcade dans une autre. Il arriva même qu'un miſerable Renegat les ayant avertis qu'on avoit donné à nos Sauvages alliez des tours de tête de couleur rouge pour pouvoir dans le combat les diſtinguer des ennemis; ceux-ci profitant de cet avis avoient pris la même parure, afin de fondre ſur nos gens avant que d'être reconnus, & de ſe confondre avec eux ſans qu'on pût les démêler.

Ils prirent apparemment nôtre avant-garde pour toute l'armée, parce qu'ils ne ſont pas accoûtumez à en voir de ſi groſſes. Quoy qu'il en ſoit l'ardeur qu'ils avoient de combattre ne leur

donna pas le loiſir de déliberer ; & faiſant tout à coup d'une maniere effrayante un certain hurlement general, qu'ils appellent en leur langage le Saſaκoüa, ils tirerent ſur nous de derriere les arbres une grêle de coups de fuſils, qui à cauſe des échos réſonnoient comme des coups de canon.

C'eſt-là que ces Infidelles chargeant d'injures nos Sauvages convertis, & leur diſant avec mépris & fierté, venez chiens de Chrêtiens, venez qu'on vous tuë ; deux de nos plus vaillans & de nos plus vertueux Iroquois ſe ſignalerent, l'un ayant choiſi ſon homme luy répondit d'un air intrepide ; Tirez, tirez malheureux, & voyez que les Chrêtiens n'ont

pas peur de la mort ; mais tirez juſte , car ſi vous me manquez , je ne vous manqueray pas. Ce brave Chrêtien ayant paré le coup de l'infidelle , qui ne fit que l'efflеurer , il jetta dans un moment ce miſerable par terre. L'autre qui étoit de la Miſſion du Sault, étant luy ſeul aux priſes avec deux Sonnontoüans , tua le premier de ſon fuſil , & fendit le ſecond du haut en bas avec ſon ſabre.

Tous generalement firent voir en cette journée qu'ils étoient également attachez à la Religion Chrêtienne , & aux interêts de la France ; ils eſſuyerent le premier feu des ennemis avec un courage incroyable ; & voyant que ces furieux , qui s'étoient poſtez à my-côté pour les battre de plus

prés, ils monterent avec vigueur aprés eux faiſant ſans ceſſe des décharges; & quelques-uns les pourſuivirent à grands coups de ſabres & de fléches.

Cependant le corps de bataille s'avançoit à la haſte pour ſecourir l'avant-garde, Mr le Marquis voulant s'oppoſer au paſſage des Sonnontoüans, commanda pluſieurs Bataillons pour gagner toute la hauteur; & aprés avoir corrigé quelques mouvemens irreguliers des ſiens, il fit battre toutes les caiſſes, & tirer de tous coſtez ſi vivement ſur tout ce qui paroiſſoit, qu'en fort peu de tems il contraignit les barbares à tourner le dos; & n'eût été qu'à leurs tours de têtes & à quelques autres marques on les prit

prit pour nos Outaoüaks, on en auroit tué un plus grand nombre; mais ce ſtratagême en ſauva pluſieurs, qui portant la nouvelle de leur défaite à ceux qui étoient poſtez au gros ruiſſeau, leur crierent; fuyez Sonnontoüans, tout eſt perdu; de ſorte qu'ils prirent tous enſemble la fuite vers Oiogoüen. C'eſt ce qu'on apprit le lendemain d'un de leurs bleſſez, & l'on ſceut d'ailleurs de quantité d'autres priſonniers, qu'on avoit brûlé le village, & que les vieillards, les femmes & les enfans s'étoient enfoncez avec précipitation dans les bois avec le meilleur de leurs hardes.

Ce qu'il y eut de particulier dans ce combat, c'eſt que les trois Compagnies de nos François Ca-

nadiens ſe battirent tantôt à la Françoiſe & tantôt à la Sauvage, par maniere de duël à coups de fuſil d'arbre en arbre, auſſi bien qu'un bon nombre de volontaires qui tuerent leur homme. Mais les ennemis qui ne ſçavent ce que c'eſt que de ſe battre ſans ſe mettre à couvert des arbres, ne remarquerent rien tant, que la bravoure & le ſang froid du General & de Mr de Callieres, qui chacun dans leur quartier furent toûjours au feu à découvert en chemiſe à cauſe du chaud, paſſant & repaſſant dans les rangs pour animer tout leur monde.

Nous n'eûmes parmi les nôtres que trente bleſſez, dont il en mourut onze dans la ſuite, & on ſauva le Pere Enjalrand Jeſuite,

qui ſervant d'Aumônier, & allant intrépidement aux coups, avoit receu une bleſſure aſſez dangereuſe à la hanche.

Entre les Sauvages morts on a particulierement pleuré la perte de deux Chrêtiens, dont l'un étoit de la Miſſion du Sault, & l'autre de celle de la Montagne; le premier ayant receu une playe mortelle, s'approcha d'un Pere Jeſuite en qui il avoit beaucoup de confiance, & luy dît avec une grande fermeté; Mon Pere, je ſuis mort, c'eſt Dieu qui l'a voulu, je l'en loüe de tout mon cœur; je n'ay nul regret à la vie, aprés que Jeſus-Chriſt a donné pour moy la ſienne avec tant d'amour; en diſant cela, il tomba aux pieds du Pere, & prononçant tendre-

ment les sacrez noms de Jesus & de Marie, il expira.

Le second, qui s'appelloit le Soleil, étoit un homme d'un merite distingué par sa bravoure & par sa vertu. C'étoit le premier Chrêtien de sa Mission, où on l'avoit fait Capitaine de la priere; & depuis douze ans qu'il avoit embrassé le Christianisme, on estime qu'il avoit conservé son innocence baptismale. Heureux aussi bien que l'autre, d'avoir donné sa vie dans une guerre, qu'on peut regarder comme une espece de sainte Croisade.

On passa la nuit sur le champ de bataille; & le jour suivant aprés avoir pourveu au soulagement des blessez, on se mit en marche en grand ordre par des

chemins épouvantables au travers des herbes, où l'on étoit presque caché, dans un païs moüillé, rempli de buissons & de petits arbres fort épais.

On entra ensuite dans la belle plaine de Gazeroaré, premiere place des Sonnontoüans, fameuse Babylone, où l'on a tant fait de crimes, tant versé de sang, tant brûlé d'hommes; elle est située sur une agreable éminence, où l'on monte par trois petits tertres en forme d'amphitheatres, & environnée de trois grandes côtes, & d'une plaine fort fertile, longue & large d'une lieuë, qui pour lors étoit chargée de bleds d'Inde presque meurs. On y fut les faucher avec l'épée, & on y trouva quantité de pac-

quets de hottes, de bouchons, de bleſſures, & pluſieurs corps morts, non ſeulement en cet endroit, mais encore à trois & quatre lieuës de là. On brûla le Bourg avec trois autres & un Fort; & on croit qu'on ruina environ ſix cens mille minots de bleds nouveaux, & trente mille de vieux pour affamer le païs, où il étoit impoſſible que les Sauvages puſſent ſubſiſter: auſſi a-t-on oüi dire à une de leurs femmes, qu'ils étoient reſolus, pour vivre, de manger tous les eſclaves Miamis qu'ils avoient faits l'année derniere, & qu'ils avoient menez avec eux dans les foreſts.

On crut pour toutes ſortes de raiſons, qu'il falloit ſe contenter de tous ces avantages pour cette

année ; que c'étoit beaucoup de s'eſtre rendus maîtres du commerce, d'avoir humilié les Iroquois, & fait porter de leurs chevelures dans toutes les terres; qu'il ne falloit pas differer d'achever le Fort de Niagara; qu'il étoit à propos de renvoyer les Sauvages, & ſur tout les Algonquins & les Outaoüaks ; que chaque habitant étoit preſſé de retourner chez ſoy par la ſaiſon de la recolte, & qu'étant à deux cens lieuës de Quebec, & n'ayant plus de vivres que pour un mois, il étoit temps de licentier les troupes, qui reviendroient de meilleur cœur l'année ſuivante à une ſeconde campagne, lorſque l'impuiſſance, où l'on avoit laiſſé les ennemis de faire commerce & de

ſemer, les auroit conſiderablement affoiblis

On voit par le ſuccés de cette campagne ce qu'on doit attendre de la ſageſſe & de l'union des perſonnes qui ont à preſent l'autorité du Roy en Canada; & il ne me reſte plus rien à dire, ſinon que la ſeule conſolation que j'eus en le quittant pour revenir en France, fut d'y laiſſer deux hommes dont la bonne conduite & la bonne intelligence nous promettent une longue ſuite de proſperitez pour la Religion & pour l'Etat.

Je m'embarquay le dix-huitiéme de Novembre de l'année 1686. & comme toute la navigation qui dura 45. jours, fut une tempête preſque continuelle, on ſe vit ſouvent en danger de faire naufrage.

Le vaiſſeau penſa une fois s'entr'-ouvrir ; une autre fois il demeura quelque temps ſur le côté ; mais ſur tout ce fut une merveille, qu'étant battu des flots & des vents durant trente-ſix heures entre les terres, il ne ſe briſa point mille fois. L'équipage & les paſſagers crurent le peril ſi grand que tout le monde ſe confeſſa. J'eus même la conſolation dans le reſte de la traverſée, de recevoir pluſieurs confeſſions generales, de communier plus d'une fois les mêmes perſonnes, & de voir tout le monde ſi réglé & ſi retenu, qu'il y avoit ſujet de benir Dieu de nous avoir menez juſqu'aux portes de la mort. Il arriva auſſi un certain jour que nôtre bâtiment toucha, & on crut perir dans le mo-

ment ; les cris qu'on jetta confuſé-ment me parurent capables d'effrayer les plus intrepides. O qu'il eſt avantageux dans ces rencontres d'avoir une bonne proviſion de fermeté & de confiance en Dieu! c'eſt le meilleur viatique que puiſſent prendre ceux qui entreprennent ces voyages.

Nous prîmes port à la Rochelle le premier jour de l'année 1687. & aprés y avoir paſſé quelques jours pour rendre nos actions de graces à Dieu, je me rendis inceſſamment à Paris. Vous ſçavez, Monſieur, que le Roy a bien voulu que je demandaſſe mes Bulles, & que les ayant obtenuës du Pape, j'ay eſté enfin ſacré ; je ſuis reſolu de monter ſur les vaiſſeaux (qui partiront ce Printemps)

pour aller prendre possession de mon Eglise, & je puis vous assurer qu'en quelque lieu du monde que j'aille je seray toûjours,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur JEAN Evêque de Quebec.

A PARIS,
De l'Imprimerie de la veuve DENIS LANGLOIS, ruë S. Estienne des Grecs. 1688.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 5. Février 1688. Signé, Par le Roy en son Conseil, BOUCHER. Il est permis à nôtre tres-cher & bien-amé Conseiller en nos Conseils Jean Evêque de Quebec, de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé *Etat present de l'Eglise & de la Colonie Françoise dans la Nouvelle France*, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre sous quelque prétexte que ce soit, même d'augmentation, correction, changement de titre, ou d'impression étrangere, sans la permission de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation des exemplaires, & de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus amplement porté par ledit Privilege.

Et ledit Seigneur Evêque a cedé le Privilege ci-dessus à Robert Pepie Libraire.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 10. *Fevrier* 1688. J. B. COIGNARD Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 11. Mars 1688.

